



Études balkaniques

Cahiers Pierre Belon

9 | 2002

L'autre dans le Sud-Est européen

La fin de la société ottomane polyethnique dans les récits en grec

The End of the Multiethnic Ottoman Society in Greek-Language Narratives

Hervé Georgelin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesbalkaniques/336>

ISSN : 2102-5525

Éditeur

Association Pierre Belon

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

Pagination : 207-250

ISBN : 2-910860-10-8

ISSN : 1260-2116

Référence électronique

Hervé Georgelin, « La fin de la société ottomane polyethnique dans les récits en grec », *Études balkaniques* [En ligne], 9 | 2002, mis en ligne le 06 avril 2009, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesbalkaniques/336>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

Tous droits réservés

La fin de la société ottomane polyethnique dans les récits en grec

The End of the Multiethnic Ottoman Society in Greek-Language Narratives

Hervé Georgelin

NOTE DE L'AUTEUR

Ce texte a été publié une première fois dans la *Revue du Monde Arménien Moderne et Contemporain*, Paris, Société des Études Arméniennes, T. 6, 2001. p. 97-129. Il est reproduit ici avec son accord gracieux.

Les quelques mots en arménien, sont ici transcrits, de la façon la plus simple possible, en tenant compte de la prononciation de l'arménien occidental.

- 1 L'historien de la Grèce moderne ne peut faire l'économie d'un examen des événements qui se sont déroulés de 1914 à 1922 en Asie Mineure, pour saisir la perception que les Grecs modernes ont de leur histoire et d'eux-mêmes. En effet, interrogés sur les événements les plus marquants du vingtième siècle, des intellectuels grecs ne manqueront pas de citer la destruction du monde grec ottoman, le dernier monde *rum*, comme phénomène majeur de l'histoire grecque du siècle passé.¹ Le pays-membre de l'Union européenne a donc une face asiatique, la plupart du temps occultée ou ignorée, qui demeure néanmoins dans la conscience historique de ses habitants au-delà de la réalité territoriale officielle.
- 2 La culture grecque moderne est profondément marquée par l'expérience de la sortie de l'Empire ottoman. De très nombreux souvenirs individuels ou familiaux liés au territoire du pays voisin façonnent la perception grecque moderne de l'histoire récente du pays. La haute culture grecque moderne c'est-à-dire la culture écrite, voire la littérature, et la plus reconnue, d'expression grecque moderne, prend aussi régulièrement, et jusqu'à aujourd'hui, la sortie de l'Empire ottoman comme thème central de leur propos. La particularité de la conscience historique des intellectuels grecs modernes, dans le cadre européen, s'explique donc ainsi. Après un bref rappel historique général sur la situation

de la nation grecque au début du xx^e siècle, le présent article examinera divers récits en grec, portant sur les dernières années de l'Empire ottoman, et questionnera leur pertinence en tant que sources d'histoire sociale. Mon attention se porte en particulier sur le traitement de la pluralité ethnique et confessionnelle de la société disparue dans ces textes ou témoignages oraux.

Situation des Grecs au début du XX^e siècle

- 3 Le peuple grec, quoi qu'il faille entendre par ce terme, n'est pas, en 1914, contenu en son entier dans les frontières du Royaume de Grèce.¹ Le Royaume lui-même n'est pas considéré, malgré les gains territoriaux impressionnants depuis sa fondation en 1831 comme étant la forme étatique territoriale achevée de la "résurrection" grecque. En effet, Constantinople, les Grecs d'Asie Mineure demeurent des objets d'intense convoitise pour les esprits nationalistes grecs. Tout au long du premier conflit mondial, les Puissances de l'Entente ont réitéré leurs promesses à la Grèce d'agrandissements territoriaux aux dépens de l'Empire ottoman, en Asie Mineure occidentale, afin d'entraîner le petit Royaume dans le conflit contre l'Allemagne et ses alliés, notamment pour soulager la Serbie qui allait être écrasée par l'Autriche-Hongrie et ouvrir les Détroits afin de désenclaver l'Empire russe, tributaire de la Mer Noire pour ses relations économiques avec ses alliés occidentaux, ce qui aurait pu permettre d'écourter le conflit.² Les hommes politiques du Royaume se partagent en deux camps. D'une part les fidèles au souverain, Constantin, beau-frère du Kaiser Guillaume II, plaideront pour une politique de neutralité bienveillante envers l'Allemagne et donc l'Empire ottoman. D'autre part, les partisans d'Éleuthérios Vénizélos qui soutiennent l'Entente, en particulier après la création d'un gouvernement ententiste à Thessalonique, en 1916. La Grèce finit par entrer officiellement dans le conflit fin juin 1917. Éleuthérios Vénizélos escompte bien que la Grèce sera rétribuée pour cet effort de guerre, même tardif, et en effet, l'armistice de Moudros du 30 octobre 1918 semble sceller la défaite complète de l'Empire ottoman.
- 4 En mai 1919, la délégation grecque avec à sa tête, Éleuthérios Vénizélos, reçoit la mission de la Conférence de la Paix, d'occuper militairement la région de Smyrne. L'enthousiasme des nationalistes grecs n'a d'égal que l'indignation des nationalistes jeunes-turcs. Cette occupation connaît des fortunes diverses. Elle doit, pour se maintenir, s'étendre toujours plus à l'Est en Anatolie. La Grèce semble pouvoir jouer le rôle de gendarme dans l'Empire vaincu, si mal maîtrisé par les vainqueurs, alors que ceux-ci s'opposent bientôt, laissant libre cours à des appétits impérialistes concurrents. Les revers électoraux des vénizélistes en novembre-décembre 1920 isolent la Grèce diplomatiquement tandis que le roi Constantin revient sur son trône, en promettant la paix à son peuple. À l'inverse, le mouvement kémaliste gagne en reconnaissance internationale. La Russie bolchevique, l'Italie et la France misent bientôt sur la victoire du mouvement nationaliste turc en Anatolie. La Grèce royaliste continue la guerre mais n'est pas capable de conduire ses troupes à la victoire. Elles sont défaites fin août-début septembre 1921 sur le fleuve Sangarios-Sakarya, à quelques kilomètres d'Ankara et elles commencent alors à se retirer, avant leur écrasement en quelques jours seulement, à la fin du mois d'août 1922.
- 5 La débandade militaire est complète. Le rembarquement s'effectue dans l'impréparation totale, de nombreux prisonniers de guerre ainsi que la population civile orthodoxe sont laissés sur place. Ceux-ci subissent alors un déluge de violences dans toute l'Asie Mineure occidentale. Tous les hommes adultes entre 18 et 45 ans doivent se constituer prisonniers.

Ils sont retenus en captivité et doivent, dans le meilleur des cas, servir la Turquie nouvelle comme travailleurs de force, alors que vieillards, femmes et enfants, dûment dévalisés lors de l'embarquement, sont expulsés vers le Royaume de Grèce qu'ils n'ont, en règle générale, jamais vu.

- 6 La population orthodoxe du reste de la Turquie sera échangée, après la signature du traité de Lausanne en 1923, contre les musulmans de Grèce. Ainsi les orthodoxes de Cappadoce (Kappadokya), ceux du Pont (Karadeniz) ou de Cilicie (Çukurova) durent partir en Grèce, quel que fût leur désir de s'exécuter. Seule la population orthodoxe de Constantinople pouvait demeurer sur place, de même que les musulmans de Thrace occidentale grecque.³ Après la destruction de la présence grecque en Asie Mineure, nouvelle étape de la destruction de la société ottomane tardive, une pléthore de récits, de toutes natures, rapportant les expériences traumatiques que les réfugiés venaient de vivre ont été publiée en Grèce. C'est principalement de ces récits dont il s'agit ici. Mon but est ici notamment de m'interroger sur la place des non-Grecs dans ces récits, en particulier, celle des Arméniens.

Sources orales¹

- 7 L'importance de la présence grecque-orthodoxe en Asie Mineure n'a pas échappé à la vigilance d'une femme, Melpô Merlier-Logothéti, qui dès 1930 fonde le Centre d'Études sur l'Asie Mineure.² Le projet débute par la collecte de chansons d'Asie Mineure, puis s'élargit à une entreprise systématique de recueil de témoignages auprès de réfugiés, venus de toutes les provinces ottomanes, anciennement habitées par des *Rums*³. La constitution d'archives orales était un problème fondamental puisque les archives de nombreuses communautés avaient été détruites, lors de l'évacuation de l'armée hellénique, en Asie Mineure occidentale par exemple.⁴ Par ailleurs, les communautés échangées après le traité de Lausanne de 1923, ne purent emporter que peu de registres paroissiaux. Donc la constitution d'un ensemble de données permettait de mieux connaître un monde disparu sans beaucoup de traces et, à terme, d'en faire le deuil en plus grande conscience :

Lorsque j'ai entrepris cette enquête sur le dernier hellénisme d'Asie Mineure, je l'ai entreprise parce que je considérais comme à jamais perdue l'Asie Mineure grecque. Jamais d'ailleurs, les réfugiés que j'interrogeais ne parlaient d'un retour dans la patrie inoubliée. Nous devons donc tenter de reconstituer, pour l'Histoire, ces centaines de cités où l'élément grec, parti, ne retournerait plus.⁵

- 8 Ces enregistrements ont donné lieu à la constitution d'archives sonores de l'Asie Mineure grecque ainsi qu'à la publication, toujours en cours, d'un recueil en trois volumes de textes, ventilés selon les anciennes provinces de résidence, traitant particulièrement de l'évacuation de l'Asie Mineure par les grecs-orthodoxes.⁶
- 9 Il s'est agi d'une entreprise méthodique. Les enquêteurs du Centre d'Études d'Asie Mineure avaient des directives pour diriger leurs entretiens avec les informateurs, regroupés en un questionnaire préétabli auquel le matériau collecté devait répondre. Ce questionnaire était conçu pour balayer le maximum de thèmes relevant de la réalité humaine des sociétés quittées, de leurs géographie et toponymie aux faits marquants de la vie religieuse, économique, festive, individuelle et collective. Cette technique d'entretien dirigé laissait pourtant la place aussi à un entretien plus spontané dont la pertinence était, semble-t-il, laissée à la libre appréciation de l'enquêteur. Je pense que

cette part de l'enquête devint plus importante lors des derniers entretiens qui eurent lieu jusque dans les années 1970. Ces récits de tranche de vie, parfois un récit d'épopée militaire ou celui d'une évacuation, prennent place dans une rubrique "divers" qui occupe parfois plusieurs feuillets et assouplit ainsi le prisme imposé à la collecte d'informations. Aujourd'hui la collecte d'information n'est plus possible qu'à titre exceptionnel. Le temps a passé et, naturellement, le nombre de témoins lucides de la présence grecque-orthodoxe en Asie Mineure est de plus en plus infime. Il reste donc ces archives orales que Melpô Merlier aurait sûrement désirées encore plus exhaustives du point de vue géographique.⁷ L'historien du monde grec ottoman se trouve devant un monceau de dossiers, faits de fiches de transcriptions de ces entretiens, ainsi que de fiches techniques des services du centre. Comment utiliser ces traces de récits ? Comment en évaluer la qualité ? Notons tout de suite que, quelles que soient les critiques nécessaires à formuler envers ces dossiers, la pratique historiographique en Grèce utilise ces fonds. Les monographies sur les localités d'origine d'une grande proportion des Grecs de Grèce actuelle sont innombrables. Ma pratique personnelle de ces fonds me permet néanmoins de formuler quelques remarques critiques quant à la consultation de ces récits sollicités.

- 10 Certains épisodes de la vie même des informateurs restent systématiquement dans l'ombre. Les entretiens avaient eux-mêmes lieu dans un contexte historique qui imposait des limites à ce qui était dicible ou pensable. Les collaborateurs du Centre indiquent pour certaines femmes, évidemment brisées par leur exode, qu'elles ont subi de graves traumatismes lors de leur départ de l'Asie Mineure, sans qu'on en apprenne beaucoup plus sur la nature et les circonstances des violences subies. La consultation d'archives diplomatiques, par exemple, éclaire quelque peu ces zones d'ombre. Dans le même ordre d'idées, les témoins sont sollicités pour parler de l'Asie Mineure grecque. Ils ont tendance à restituer une Grèce asiatique plus qu'une société ottomane, de fait plurielle. Il est possible également que cette orientation des témoignages soit un juste reflet, par exemple, de la géographie effectivement vécue par les témoins de certains lieux.
- 11 Göztepe, quartier moderne au sud de Smyrne, est estampillé un peu rapidement comme très grec pour que l'informateur, quelques feuillets plus tard, revienne sur la présence d'habitations arméniennes particulièrement remarquables, celle des familles Sivrişsarian et Aznavourian, ou celle de notables musulmans. Tout se passe comme si la qualité grecque tant désirée recouvrait la réalité plus complexe du tissu urbain. Par ailleurs, il est probable aussi qu'une population arménienne ou levantine dans un quartier plutôt grec, ne changeait pas grand-chose, à la fin du XIX^e siècle ou au début du XX^e siècle, à la langue parlée dans la rue, à la mise des gens dans la rue, aux éventuelles odeurs de cuisine perceptibles, etc. La culture urbaine commune des grandes villes de l'Ouest de l'Empire est ainsi estampillée grecque un peu rapidement. La lecture d'autres sources doit venir corriger certaines présentations uniformisantes de cette réalité.
- 12 Les entretiens du Centre d'Études d'Asie Mineure permettent de remettre en place certaines idées fausses. Il est tout à fait inexact de voir l'ensemble des chrétiens, unis dans une condition de *zimmi* identique pour tous. Les différences entre confessions chrétiennes sont aussi ressenties comme des barrières sociales. Le prochain non-orthodoxe n'est pas spontanément senti comme bien proche. Voici ce que déclare un ancien habitant de Bunarbaşı, faubourg de Smyrne, à propos des Arméniens :

Les massacres des Arméniens ne nous attristaient pas. Nous, nous n'avions pas peur. Nous, nous avions notre consulat qui nous soutenait. Eux, c'était un peuple

sans organisation. Ils les ont massacrés comme des agneaux, mais c'était aussi de leur faute. Ils se rebellaient régulièrement. Ils se trouvaient [pourtant] à l'étranger. Ils ne savaient pas ce qui allait leur arriver ?⁸

- 13 Il n'y pas forcément de fraternité arméno-grecque *in situ*. Ce sera plutôt un mot d'ordre politique, d'ailleurs velléitaire, de l'après-guerre qu'une réalité sociale spontanée.⁹ Les différents discours simplifient la réalité ottomane tardive fait plutôt d'isolement des communautés.
- 14 Par ailleurs, dans presque tous les dossiers consultés, la présence d'au moins une famille turque, d'un *çavuş* turc dans le village est consignée à un moment ou à un autre. De même, quand les témoins parlent de villages turcs voisins, ils indiquent bien souvent la présence même d'une unique famille chrétienne qui habitait parmi ces musulmans, par exemple pour pratiquer une profession que les habitants musulmans n'exerçaient pas. Les informations livrées portant sur le voisinage entre groupes ethniques et religieux, et en particulier avec les Turcs — on peut d'ailleurs regretter que le questionnaire du Centre ou en tout cas la pratique des entretiens aient souvent laissé dans l'ombre des groupes moins nombreux et n'aient pas sollicité de façon plus systématique des témoignages sur ces groupes : Juifs, Arméniens, Levantins, et al. — ne sont pas univoques.
- 15 Certains réfugiés font surtout état des violences finales en Asie Mineure occidentale, d'autres au contraire soulignent la bonne entente des différents groupes de façon presque idyllique, d'autres parfois, venant même de personnes ayant très peu de bagage scolaire, esquissent assez subtilement un quotidien fait de relations de services entre hommes surtout, et d'esquives perpétuelles des femmes vis-à-vis de la population musulmane en particulier masculine, ou de la communauté *rum* dans son ensemble vis-à-vis du pouvoir musulman. La lecture doit donc être attentive aux semi-contradictions du discours des anciens réfugiés car celui-ci peut se révéler plus riche qu'il ne se présente tout d'abord. La multitude des informateurs pour une même localité — certains dossiers comportent plusieurs centaines de feuillets — donnent lieu ainsi à la possibilité de contrôle ou de contradiction entre les informations recueillies.
- 16 La perspective des informateurs interrogés change de nature selon le lieu dont ils sont originaires. Plus les localités étudiées sont orientales ou simplement à l'intérieur des terres, moins les grecs-orthodoxes sont majoritaires dans la population, et ainsi plus la présence des Autres dans la localité quittée est perceptible dans les dossiers du Centre d'Études d'Asie Mineure. Ainsi, déjà à Menemen, à quelques kilomètres de Smyrne, la population orthodoxe est bilingue, au profit du turc. Un des informateurs de cette localité parle assez longuement du quartier arménien de la ville. Il sait chiffrer à peu près l'effectif de la communauté, peut-être une quarantaine de familles en 1922, sait situer le quartier arménien de sa ville et a remarqué l'église de ces voisins étrangers.¹⁰ C'est bien plus que ce que nous apprennent les informateurs grecs de Smyrne à propos des Arméniens dans leur quartier. Toutefois, dans tous les témoignages consultés, les Arméniens ne sont pas englobés dans le terme spontané de "chrétiens". Les vrais et uniques chrétiens du récit et donc de l'Histoire sont bien sûr les chrétiens orthodoxes. Il y a peut-être proximité voire connaissance mais sûrement pas communion.
- 17 En s'éloignant encore de l'Égée, à Marzvan-Merzifun, les témoins interrogés offrent bien sûr une image tout autre des rapports entre groupes. Cette fois-ci, les Arméniens ne sont plus un élément de décor que l'on mentionne au second plan d'une description urbaine mais une donnée fondamentale de la réalité citadine, économique et culturelle. Tous les informateurs, qui s'expriment à ce sujet, indiquent que les grecs-orthodoxes parlaient

l'arménien à Marzvan. En fait parmi les trois ou quatre langues en présence, c'est bien le grec moderne qui était la plus étrangère en ces lieux.¹¹ Les relations avec ces tiers, ressentis comme étranges, sont constantes. Les orthodoxes ont recours à la location de maisons arméniennes pour leur servir d'église quand la leur, Hayia Varvara, a brûlé en 1894. Le voisinage des deux cimetières est un sujet de dispute sans fin qui mène même au tribunal. L'informateur orthodoxe soutient que les Arméniens étaient prêts à empiéter sur le terrain des orthodoxes, alors que ceux-ci étaient très étroitement surveillés. Les orthodoxes se confrontent tous les jours à la réussite commerciale des Arméniens. Les deux groupes se retrouvent face-à-face dans l'arène commerciale. Les informateurs déclarent les Turcs comme, à cette époque, impropres au commerce. Or, il s'agit d'un domaine où les Arméniens ont l'avantage jusqu'en 1915 : "Le commerce de Merzifun était détenu surtout par les Arméniens."¹²

- 18 Le voisinage intensif n'implique pas la fusion. La séparation est maintenue dans l'espace par un quartier spécifique : le "Hatzibali machlesi" — il n'avait rien d'un ghetto car il existait aussi des quartiers mixtes gréco-arméniens comme le "Çay mahalesi" — mais surtout par des inimitiés réelles ou imaginaires mais toujours imputées à l'autre, bien sûr. Il est presque douteux que la proximité de religion ou de groupe linguistique atténue la logique de séparation communautaire : "À Merzifun, nous avons jusqu'à la première guerre mondiale beaucoup d'Arméniens. À Natsar Machlesi, où habitait ma propre famille, il y avait beaucoup d'Arméniens. La maison où nous habitions était arménienne. Nous avons appris à parler l'arménien. Les Arméniens de Merzifun parlaient leur langue avec fanatisme. Nous, les Grecs, ils ne pouvaient pas nous souffrir. Ils nous haïssaient."¹³ L'accusation de fanatisme linguistique envers les Arméniens montre surtout que l'existence de l'Autre, quel qu'il soit, est le plus souvent ressenti comme dérangeante et menaçante. Ce danger latent pousse le groupe qui se constitue en victime potentielle à se regrouper pour se protéger.

- 19 Les inimitiés et les séparations communautaires n'empêchent pas les informateurs sollicités de faire une césure temporelle très nette dans leurs récits. Quand ils veulent parler de leur ville, ils distinguent son aspect, sa vie et son activité avant et après 1915 : "À Merzifun, les Grecs étaient peu nombreux. Il devait y avoir 82 maisons [grecques]. Les Turcs étaient 3 500 et les Arméniens jusqu'à ce qu'ils soient massacrés et déportés 3 000."

¹⁴ Les orthodoxes sont liés au sort des Arméniens lors des massacres à la fin du XIX^e siècle puis du génocide à partir de 1915. Certains meurent en effet dans les violences dirigées contre les Arméniens, notamment lors de la première destruction de l'*Anatolian College*.¹⁵ L'éviction commerciale des Arméniens ne profite en rien aux orthodoxes : "Après les massacres des Arméniens, [le commerce] est passé aux mains des Turcs."¹⁶ Le sort des voisins est d'ailleurs comme un signe de mauvais augure qui annonce les violences contre les Grecs de cette région à partir de 1919, puis leurs déportations à partir de 1920 et enfin l'expulsion pour échange des survivants. Ainsi la structure ottomane de cohabitation relativement indifférente, côte-à-côte, des diverses communautés, est facilement détruite par les violences l'Histoire qui réduit tous les peuples à évincer au même sort misérable, un par un. En conséquence, les récits des voisins grecs, pas forcément bien intentionnés même s'ils sont chrétiens, comme nous l'avons vu, sont ouvertement empreints de la destruction génocidaire du grand groupe d'à côté, c'est-à-dire des Arméniens à Merzifun. Ces témoins orthodoxes proviennent d'un univers où la politique de négation turque n'a aucune prise. À ce titre aussi, ces récits sont précieux. De toute évidence, les récits de contemporains musulmans, des mêmes lieux, des mêmes milieux, avant la mise en place

de la négation d'État, seraient venus apporter la pièce manquante du puzzle, s'ils avaient pu être recueillis librement.

- 20 L'entreprise de collection d'informations du CEAM et l'histoire vécue ou ressentie comme importante par les acteurs eux-mêmes ont pu parfois diverger. Les récits suscités et ceux qui étaient recueillis ne coïncidaient pas toujours. Ils ont pu être alors rejetés selon des critères qui peuvent apparaître fort critiquables aujourd'hui à l'historien, celui qui entend saisir une globalité de phénomènes sociaux dans cette région et non retracer une geste nationale quelconque. Ainsi Andromachi Baztzi, qui a été une personne très active au sein de l'*Anatolia College* de Merzifun, puis une collaboratrice zélée du *Near East Relief* toujours sur place de 1918 à 1922, puis en Grèce jusqu'en 1939, ne trouve tout d'abord pas grâce aux yeux de l'enquêtrice du CEAM. Les cadres du questionnaire ne permettent pas d'accueillir le récit de cette personne. Rien n'explique exactement pourquoi Andromachi Baztzi "ne convient pas en tant qu'informatrice".¹⁷ Peut-être que la nationalité américaine de l'institution dans laquelle l'informatrice a travaillé toute sa vie, la part importante des enfants non-orthodoxes, c'est-à-dire arméniens, recueillis par le *Near East Relief* ou bien le caractère trop extraordinaire des événements, ne convenaient pas au projet du Centre ? Ainsi on perçoit que l'histoire à écrire ultérieurement, à partir des informations récoltées, est une histoire nationale, dont le foyer d'attention doit être les communautés grecques.
- 21 Andromachi Baztzi eut cependant comme une seconde chance de parler pour l'Histoire. Quelques années plus tard, une autre enquêtrice du CEAM se rend chez elle pour la solliciter à nouveau.¹⁸ C'est la nouvelle enquêtrice qui retient son odyssée en détail dans la nouvelle fiche biographique. Cette fiche se conclut d'ailleurs de façon assez différente de la première : "Elle [Andromachi Baztzi] semble très attentive à nous rendre service et en nous donnant des noms et des adresses d'informateurs et en faisant tout ce qu'elle peut." Il est certain que ce raté révèle les limites d'un projet de collecte de récits à l'ethnocentrisme spontané et dont les résultats pouvaient parfois s'en trouver normés d'une façon très appauvrissante pour le chercheur d'aujourd'hui. Il s'agit d'une limite du genre dont l'historien utilisateur de telles sources, doit être conscient.

Sources écrites

- 22 Les archives du Centre d'Études d'Asie Mineure ne sont pas les seuls récits produits en Grèce sur la fin de la présence orthodoxe en Anatolie. Bien au contraire, on publia et on publie toujours de fort nombreux textes à ce sujet. Il pouvait s'agir de textes brefs, publiés rapidement après les événements, dans des publications que faisaient des organismes de secours.¹ Dans le cas d'*Autobiographies de jeunes filles réfugiées, Descriptions enfantines des persécutions d'Asie Mineure*, de nombreux récits féminins ont été rassemblés après avoir été écrits, dans un but thérapeutique, puisque les atrocités endurées en Asie Mineure ont plongé les jeunes filles dans un marasme psychologique et une mélancolie dont il faut les sortir. On peut s'interroger sur les critères de sélection des textes. Néanmoins, aucun des propos tenus par les jeunes élèves n'est de nature à contredire de manière frontale ce que l'on peut lire par ailleurs.
- 23 Les éditeurs de ces récits pensent aussi que chaque histoire permet d'illustrer une facette de "la grande tragédie vécue par la race hellénique". La nation grecque est bien sûr pensée comme communauté raciale indivise et fusionnelle. Ces récits sont à usage interne à la nation grecque. Il s'agit de fixer la violence de la fin de l'Empire ottoman, en mettant

bien en avant les souffrances notamment des jeunes filles. L'image de soi dispensée ainsi au lecteur grec est celle de victime. C'est une image de la réalité, mais la focalisation sur cette figure unique de la victime orthodoxe permet d'évacuer bien d'autres aspects de la disparition des grecs-orthodoxes d'Asie Mineure, notamment tout ce qui est du domaine des responsabilités politiques des citoyens du Royaume de Grèce et des responsables royalistes qu'il porte au pouvoir à la fin de l'année 1920 ainsi que les divergences d'intérêts et de sensibilité entre grecs-orthodoxes de l'Empire ottoman et Grecs de l'État néo-hellénique. Le but d'une telle publication est aussi, il ne faut pas l'oublier, de susciter des élans de générosité financière chez les lecteurs potentiels. Il convient donc qu'ils soient particulièrement émouvants. Tous les récits se finissent d'ailleurs par un passage sur l'excellence des secours reçus dans l'institution qui a recueilli les jeunes filles. À l'inverse, le ton de ces récits reste dans une certaine bienséance qui occulte sans doute une bonne partie des souffrances endurées par les jeunes filles arrivées en Grèce après 1922. Aucune d'entre elles n'évoque les violences sexuelles subies pendant sa déportation ou sa fuite. Seul le dernier texte évoque d'"autres souffrances", apparemment innommables, que le lecteur averti peut éventuellement identifier. Ces textes sont donc fort critiquables et exigent tout un travail de délimitation de leur domaine de validité par l'historien social de la fin de l'Empire ottoman. Ils sont autant un témoignage sur la société grecque qui les produit que sur les événements qu'ils documentent. Mais n'est-ce pas le cas de tout document que l'historien doit utiliser ? Comme les sources orales du Centre d'Études d'Asie Mineure, ils ont la vertu de porter eux-aussi à la connaissance de gens extérieurs des événements ou des détails, décrits par de toutes jeunes femmes, du monde ottoman tardif qui ont généralement peu de place dans l'histoire officielle, alors que leur propos général grossit le flot des sources connues sur les méthodes mises à l'œuvre, par exemple, lors de l'affaiblissement du groupe orthodoxe sur les rivages de la mer Égée ou sur le littoral pontique.

- 24 De plus longs récits ont également été publiés, de facture plus ou moins littéraire, présentés comme des romans historiques, autobiographiques ou des témoignages authentiques. Les grands représentants de ce courant littéraire sont notamment Ilias Vénézis pour son récit de captivité, *Le numéro 31328*, et Didô Sôtiriou pour son récit, *Terres ensanglantées*.² Les deux auteurs ont traité le thème de l'Asie Mineure ottomane tardive dans d'autres œuvres également.³ En plus des deux titres déjà cités, nous considérerons l'ouvrage de Stratis Doukas, *Histoire d'un captif*, les trois ouvrages à vocation documentaire d'Angèle Kourtian, soit *Les cahiers d'Angèle Kourtian (Souvenirs d'Asie Mineure, 1915-1924)*, "Ermeni", *Trois témoignages d'Arméniens à propos du génocide* et *Chape de silence*, ainsi que trois ouvrages autobiographiques de Christos Spanomanôlis : *Captifs des Turcs*, *Beyler Sokaş* et *Un Crétois à Smyrne* et une autobiographie tardive, *Une vie comme un roman (Autobiographie)* d'Emmanouil Raïssis.⁴ Tous les récits dont il va s'agir ici ne sont pas des réussites formelles ou esthétiques comparables à l'ouvrage d'Ilias Vénézis, qui me semble être le plus achevé d'un point de vue littéraire et receler la plus profonde compréhension de ce moment historique. Le corpus, limité, réuni est indiscutablement disparate quant à ses qualités littéraires. Mais ce n'est pas, bien sûr, cet aspect qui m'intéresse ici.⁵
- 25 L'unique enjeu de mon propos est l'utilité éventuelle de ces textes en tant que sources potentielles de connaissances des événements et de la société qui sont en quelque sorte la matrice de ces récits, en m'attachant en particulier à la place des non-orthodoxes dans ces récits. L'utilisation de telles sources est un point qui fait débat, en particulier dans un monde où l'archive officielle a prétention à régir la réalité même des événements passés.⁶

Il faut pourtant rappeler que certaines périodes de l'histoire humaine, en particulier de l'Antiquité, ne sont connues que grâce à des productions littéraires. De même la discipline historiographique ne s'engage que fort tardivement dans un processus de différenciation des autres genres littéraires. En France, d'ailleurs, l'activité reste marquée par ses origines en ce qu'elle exige un soin tout spécial quant à la technique formelle d'exposition. De plus en plus, cependant, les spécialistes d'histoire sociale considèrent que la lecture critique des productions littéraires constitue un viatique incomparable pour une approche cognitive profonde des groupes humains considérés. Une fois de plus, ce n'est pas tant la source qui importe uniquement, mais tout autant l'utilisation que veut en faire l'historien et le mode de critique auquel il la soumet.

- 26 Pour l'historien non plus, la qualité des auteurs retenus n'est pas homogène. Un témoignage direct ou une élaboration par un témoin conscient au moment des événements est plus précieux qu'un écrit bien postérieur à la période d'examen, même à partir d'un travail de recherche soigné ou le recueil de témoignages. L'ouvrage de Didô Sôtiriou est peut-être celui qui mérite la critique la plus attentive car, alors qu'il est très séduisant et très célèbre, il comporte trop de schémas explicatifs presque mécanistes. On peut se demander si le témoignage du véritable Manôlis, le témoin Micrasiote qui servit de modèle au personnage central de la narration, si toutefois celui-ci a bien existé, n'est pas retravaillé à loisir pour entrer dans certaines cases explicatives. Par exemple, les dialogues entre les personnages, entre Manôlis, le Grec d'Asie Mineure naïf, et ses amis plus cultivés à l'armée, semblent parfois peu crédibles et proches d'un catéchisme marxisant qui conserverait des éléments du christianisme grec-orthodoxe.⁷ La scansion régulière du thème des pauvres et petites gens innocents, manipulés par les grands et surtout les Occidentaux est certes généreuse en ce qu'elle esquisse une possible harmonie ottomane entre les gens simples de toutes les communautés. Mais c'est passer un peu vite sur les tensions internes à ce monde, hormis toute intervention extérieure. Au moins autant qu'un livre sur la catastrophe d'Asie Mineure, il s'agit d'un ouvrage qui atteste les réflexions idéologiques de la gauche grecque après la défaite de l'Asie Mineure.
- 27 La perspective habituelle de tous ces récits est largement ethnocentrée. Raïssis réussit même la gageure de ne jamais mettre en scène directement dans sa narration d'autres populations que les grecs-orthodoxes ! Une vague mention, au détour d'une phrase, d'équipes de football turque, celle de Bejiktaj, et arménienne contre lesquelles son club smyrnéen, l'Apollôn, disputait des matchs, est quasiment la seule émergence des Autres dans le champ narratif de la vie sociale quotidienne.⁸ Le schéma dominant ces ouvrages est en effet un conflit frontal entre Grecs et Turcs. Aucun tiers n'est vraiment présent sinon éventuellement les Puissances occidentales en toile de fond, comme responsables ultimes du sort des grecs-orthodoxes dans l'Empire ottoman. Il s'agit donc d'un élément de la conscience historique grecque qui dépasse les clivages politiques entre auteurs.⁹ La perspective historique adoptée est celle du destin de la "race hellénique" et de sa rédemption, paradoxalement, promise et méritée. Néanmoins, à la faveur des migrations qui ont suivi l'effondrement de l'Empire ottoman, la population arménienne de Grèce a aussi contribué à ce courant de publications. Il existe au moins un auteur issu de cette population, Angèle Kourtian. Sa perspective narrative permet aux lecteurs grecs d'élargir leur vision des événements de la fin de l'Empire ottoman, en dépassant l'ethnocentrisme spontané des narrations grecques, même si Kourtian est peu critique envers la société et l'État grec modernes.

L'Autre victime dans les narrations grecques

- 28 Dans les récits grecs, la présence de l'Autre, en particulier l'autre victime et cette fois victime radicale, qu'est l'Arménien, n'est souvent évoquée qu'en filigrane. Elle est présente parfois au détour d'un paragraphe. Quelques pages, au plus, sont consacrées à ces figures, forcément tragiques. Le personnage arménien dans ces narrations ne s'individualise pas vraiment et son histoire d'anéantissement est vite évacuée pour revenir au sort central du peuple grec, véritable sujet-objet de la narration et, plus ou moins consciemment, de l'Histoire. Le génocide des Arméniens lui-même n'est pas un thème littéraire de premier plan pour les auteurs grecs.
- 29 Dans le récit de Didô Sôtiriou, quelques pages portent sur la destruction du monde d'un jeune homme, Stépan, qui se retrouve commis agricole chez Ali, en même temps que Manôlis, le personnage central du récit. Stépan se laisse mourir et s'éteint comme une bougie alors que ses conditions de vie sont désormais, pour l'heure, tout à fait humaines. Intrigué, Manôlis suscite la narration de Stépan qui détaille alors l'assassinat des hommes de son village, dont son père, puis la déportation des survivants et la disparition du sombre troupeau humain en chemin. Enfants et jeunes femmes ont été distribués en route aux musulmans intéressés. Sa mère se suicide devant lui, en se jetant dans un ravin. N'ayant plus aucun espoir de revoir quelqu'un de son monde dans un éventuel après-guerre, Stépan se laisse mourir en refusant de s'alimenter. L'attitude du personnage principal est pleine de sympathie pour ces Arméniens, boucs émissaires perpétuels, mais la responsabilité des souffrances cauchemardesques subies par le peuple arménien est attribuée in fine aux "Allemands" ce qui distord ainsi considérablement l'évocation de la réalité historique.¹
- 30 La politique d'extermination de la population arménienne d'Anatolie n'a pas cessé avec la chute du triumvirat Enver-Talat-Cemal.² Le caractère spontané des assassinats indique l'existence d'un réflexe, largement partagé par l'ensemble de la population civile turque, à cette époque, la poussant à exterminer les Arméniens. Les assassinats se sont poursuivis au-delà de la disparition officielle du CUP. Les récits grecs de captivité attestent nettement ce phénomène social et culturel. Spanomanôlis n'omet pas d'indiquer cette réalité qu'il a lui-même observée : "[...] nous avons remarqué que des centaines de civils s'étaient rassemblés avec des bouts des bâtons de bois dans les mains. [...] Comme je m'en rendis compte, nous n'étions pas, nous, cette fois-ci la cible de l'obsession des Turcs mais quelques Arméniens. On les avait parqués dans une pièce, à côté de l'entrée du han avec leur prêtre. Les Turcs irrités, exigeaient qu'on leur livrât les Arméniens pour les torturer. Le prêtre arménien, jeune, avec une barbe noire, était tout pâle. Il était certain qu'il mourrait plus tard en martyr."³
- 31 Dans le récit de Doukas, après la défaite d'Asie Mineure, un Arménien fait partie du groupe de captifs, escortés par l'armée pour aller travailler à l'intérieur de l'Asie Mineure occidentale dévastée par la guerre gréco-turque. Il est activement recherché par la population musulmane de Manisa-Magnésie. Doukas indique qu'il s'agit d'un jardinier qui travaillait à la gare. Son identité professionnelle fait de lui un homme a priori plutôt inoffensif. Or on le recherche directement pour le tuer et l'officier en charge du convoi n'hésite pas une seconde à le livrer. Il y a unanimité spontanée dans la foule et entre celle-ci et l'officier turc pour tuer cet Arménien. Celui-ci a d'ailleurs droit immédiatement à des insultes. Cette figure n'occupe que quelques lignes dans ce récit assez bref, qui ne

fait que soixante-quatre pages. L'auteur lui laisse juste le temps de sortir du rang et d'être abattu. Doukas traite cette apparition de la façon suivante : cet Arménien archétypique est un homme qui sait faire face avec dignité à son destin. Il ne se dérobe pas à l'appel, fait preuve d'une certaine superbe puis vend chèrement sa peau en se jetant à la gorge d'un de ceux qui le cherchaient, pour lui transpercer le larynx de ses dents, meurtre qui entraîne tout de suite son assassinat.⁴

- 32 Les récits de Christos Spanomanôlis sont éminemment nationalistes. Sa position idéologique est l'aboutissement du discours irrédentiste de "l'hellénisme" du XIX^e siècle. À rebours de Didô Sôtiriou, il n'y dans ses textes, aucune trace de regret de l'expédition hellénique en Anatolie. Pour Spanomanôlis, l'arrivée de l'armée du Royaume de Grèce était une libération. Quand il quitte Smyrne, définitivement en août 1923, il quitte une ville grecque détruite et conquise par l'ennemi. Il a épousé ce corpus d'idées lors de sa formation intellectuelle à l'École Évangélique de Smyrne. Il ne l'abandonne pas. Jamais ne lui vient à l'esprit que ces idées aient pu, elles aussi, contribuer à la destruction des équilibres précaires de la société ottomane. La déclaration d'intention du prologue est aussi éclairante à cet égard, sa démarche d'écriture ne prend son sens que dans le cadre national grec. Or malgré cette perspective narrative ethnocentrée, des figures arméniennes reviennent de façon très récurrente dans cet ouvrage, peut-être même plus souvent que dans d'autres livres comparables. Une fois de plus, les Arméniens sont les damnés parmi les damnés chrétiens masculins qui demeurent captifs en Anatolie, après septembre 1922.
- 33 Dans ce texte aussi, accuser un des captifs grecs-orthodoxes d'être en fait un Arménien est non seulement une condamnation à mort immédiate mais à une mort des plus cruelles : "Les Turcs avaient une telle obsession de découvrir des Grecs d'Asie Mineure et des Arméniens parmi les captifs, qu'ils s'emparaient de tout soldat parmi nous qui avait l'air arménien. Je me souviens qu'ils avaient un jour mis à genoux un soldat qui avait un grand nez et le battaient sans pitié pour l'obliger à lui faire avouer qu'il était Arménien, alors qu'il ne l'était pas. Entre-temps, à cause des coups de planche, le sang lui coulait du visage."⁵ Une chasse au faciès arménien dans un groupe de détenus grecs est presque cocasse. Quiconque s'est une fois baladé dans une rue en Turquie, en Grèce ou en Arménie ou dans n'importe lequel des pays voisins, comprend immédiatement la cruelle absurdité de ce genre de démarche.
- 34 Chez Spanomanôlis, les rares Arméniens qui se retrouvent par hasard parmi les captifs grecs sont, s'ils sont identifiés, promis à une mort certaine, de préférence douloureuse : "Ils attachèrent le malheureux à un poteau qu'ils avaient mis à l'entrée des fils de fer barbelés et ils le laissèrent ainsi exposés trois jours à ce froid terrible, sans nourriture ni eau, jusqu'à ce qu'il mourût. La sentinelle tira sur les quelques captifs qui osèrent l'approcher et lui parler." Vers la fin du récit, un Arménien qu'on n'attend plus surgit soudain. Il a environ 45 ans. Son altérité est marquée, comme souvent, par le manque de maîtrise de la langue grecque. Il a réussi à survivre caché dans la population d'Afyon Kara Hisar, détail qui montre l'interchangeabilité relative des identités dans l'Empire ottoman, en cas de force majeure. Si sa maîtrise du grec est fautive, en revanche le captif arménien parle parfaitement le turc. Mais le récit n'indique pas d'où ce personnage est originaire. Pour l'Arménien, il s'agit désormais de se joindre au groupe de captifs grecs qui vont aller en Grèce, pour échapper à la réalité turque à l'entour. Dans ce processus, la communauté, pourtant relative, de religion est soudain mise en avant. En effet, il s'identifie comme "chrétien" lui-aussi, alors que cette dénomination ne recouvre généralement que les

Grecs sous la plume des auteurs grecs. Spanomanôlis l'inclut sur les listes des détenus orthodoxes, mais il est détecté par les autorités turques lors de l'embarquement qui arrêtent le bateau alors même qu'il est en train de sortir du golfe d'Izmir. Un nouvel acte de solidarité chrétienne sauve à nouveau la vie à cet Arménien. Le capitaine du navire effectuant l'évacuation des captifs, un Grec de Grèce, parvient à couvrir ce passager.⁶

- 35 Liquidier les Arméniens ne se limite pas à tuer les survivants que l'on pourrait trouver ici ou là. Une des corvées imposées au groupe des captifs dont fait partie Spanomanôlis consiste en la récupération de matériaux de construction dans un village arménien afin de réparer les maisons turques d'un autre endroit. Le lecteur assiste aussi à l'installation d'une famille musulmane dans le village vidé de sa population initiale. L'habitat arménien est ainsi gommé ou turquifié. Les traces de la présence arménienne ne sont qu'un capital disponible à transformer. Tout retour ou réparation est évidemment exclu.

L'Arménien, figure ambiguë de ces récits en grec¹

- 36 L'Arménien n'apparaît pas toujours comme la victime absolue. Il existe en effet une autre figure d'Arménien dans ce récit. Elle est incarnée par le médecin militaire, “υπίατρος”, qui travaille pour l'armée turque. En plus de servir cette armée, il contribue à la rétention des captifs désormais échangeables car il profite du détournement du ravitaillement qui leur est normalement destiné. Il s'agit clairement d'une fripouille qui a choisi son camp en reniant sa communauté première. L'étrange proximité, linguistique surtout, des Arméniens avec le monde turc est un thème récurrent sous les plumes grecques. Pour Vénézis, l'Arménien est certes objet de sympathie mais l'on trouve aussi des Arméniens en position ambiguë par rapport au monde des puissants. Une figure étrange, le *doktor*, est un pitre qui habite dans une cabane, dans le quartier arménien vidé de Kırkağaç et qui divertit la population et les soldats turcs par ses fanfaronneries, tout en communiquant avec les captifs orthodoxes. Le *doktor* est un personnage à la marge. Il est évident dans le texte de Vénézis qu'un Arménien doit se cacher. Le manque de sérieux du *doktor*, une vertu ottomane masculine indispensable, le rend inoffensif et dédaignable pour la population et les soldats turcs. En faisant rire, il semble vouloir échapper à son sort. Plus tard dans la narration, un musicien arménien se cache lui aussi parmi les captifs orthodoxes et réjouit avec son oud les *çavuş* grecs qui encadrent et exploitent leurs compagnons captifs.²
- 37 Un autre captif est prénommé bizarrement Jacques, nom occidental, en rupture avec le monde ottoman. Son nom même brouille ainsi les lectures identitaires trop faciles. Jacques parle le grec de façon étrange, sans savoir le lire. Il se révèle être Arménien lors de son agonie due à une pleurésie, contractée à cause des conditions de détention. À son propos, Vénézis laisse échapper qu'il s'agit d'une “race” à part qu'il considère comme particulièrement maligne, “παμπόνηρη ράτσα”, avec tout ce que ce vocabulaire peut avoir d'ambigu.³ Jacques avait en effet réussi à échapper au sort commun non seulement des Arméniens ottomans mais aussi à celui des simples captifs orthodoxes en devenant le professeur de piano particulier de la fille d'un officier turc. Cette faveur lui avait valu des habits très convenables ainsi qu'une alimentation abondante jusqu'à ce qu'elle devienne piège fatal quand la jeune élève désira séduire le professeur, beau garçon, mais suffisamment maître de lui pour ne pas répondre à des avances qui le mèneraient assurément à la mort. La tombée en disgrâce est alors fatale au personnage qui ne

supporte pas les traitements infligés aux détenus communs et tombe ainsi gravement malade.

Fin d'un monde et absurde tyrannie identitaire

- 38 L'identité ethnique et religieuse du personnage central de Doukas est largement un jeu de conventions et d'apparences. Évadé, il reste un Grec socialement jusqu'à ce qu'il se sépare de son compagnon d'infortune et décide de contrefaire le Turc. Il en est tout à fait capable car il parle turc comme un Turc. Le texte est truffé des expressions et souhaits les plus idiomatiques comme par exemple : "Hemşehri, hemşehri !", "Uğurlar olsa !", "Bayram mübarek olsun !", "Halal olsun, unutma !" ¹ Stratis Doukas a le bon goût de laisser ces expressions en turc, dans son texte. Elles contribuent incontestablement à l'effet de vérité du texte, mais les lecteurs de Grèce, qui n'ont plus qu'une vague idée du voisinage ancien entre grecs-orthodoxes et musulmans, ne comprennent assurément pas ces expressions sans note de bas de page. La langue n'était décidément pas un critère d'identification majeur en système ottoman alors qu'elle fonctionne très bien comme barrière dans le système des États-nations unilingues mis en place ultérieurement. Les apparitions du turc dans ce texte sont comme autant de rappels au lecteur d'une césure fondamentale dans l'histoire grecque moderne, c'est-à-dire de la séparation récente des deux populations.
- 39 Nikolas, devenu Behçet sait également se comporter comme on l'attend dans une relation de travail en tant qu'employé en face de son patron. Les relations hiérarchiques n'étaient donc pas très différentes d'une communauté à l'autre : il sait aller à pied quand son maître monte à cheval, baisser les yeux quand il lui parle, manifester sa gratitude quand il est payé et remercié par des cadeaux. Le groupe turc n'est d'ailleurs pas homogène, ainsi pour voiler ses éventuels manques de conformité, il utilise cette réalité du groupe turc en s'affirmant *muhacir*, c'est-à-dire réfugié musulman des Balkans, perdus récemment au profit des États chrétiens. Nikolas-Behçet sait contrefaire les rites islamiques quotidiens les plus simples. Mais la limite de cette métamorphose serait la participation à un culte, à l'intérieur d'une mosquée car, en tant que non-musulman, il n'y a jamais eu accès, ni n'a eu besoin de s'intéresser à ces pratiques dans sa vie de simple paysan orthodoxe auparavant. Ce serait donc pour lui un lieu impossible qui révélerait de façon flagrante son extranéité au groupe, étant incapable de partager son intimité religieuse.
- 40 Dans le contexte de la formation de la nouvelle Turquie, la possibilité de conversion opportune des chrétiens indésirables n'est pas systématique. Dans le texte de Doukas, les passages clandestins du groupe chrétien au groupe musulman sont connus et pourchassés. La suspicion des musulmans est en éveil. Elle renforce l'aspect dramatique du récit. Behçet a constamment peur de trahir Nikolas dans son sommeil. Ses rêves et ses paroles incontrôlées seraient une porte mal refermée vers l'identité ethnique et religieuse réelle du héros. Le thème de la conversion possible, ouverte ou secrète, comme moyen d'échapper à la mort réelle, est récurrent dans pratiquement tous les textes traitant de cette période. Spanomanôlis pense que beaucoup ont fait le choix de rester sur place au sein du groupe turc. Lui-même y est invité par ses compagnons à l'hôpital. C'est un choix tentant à la mesure de la vraisemblance de la mort prochaine. Spanomanôlis se dit que 'perdu pour perdu', il pourrait préférer cette mort sociale à la mort véritable. L'auteur suppose, lui aussi, qu'en particulier de très nombreuses femmes et enfants sont demeurées sur place et se sont fondus dans la population turque. ²

- 41 À l'inverse, retourner dans le groupe orthodoxe n'est pas chose évidente dans le cadre de l'État national grec moderne. L'allure orientale du paysan anatolien qui arrive seul en Grèce, un an après la grande vague de réfugiés, d'ailleurs pourvu de papiers d'identité turcs qu'il a obtenus en bonne et due forme, contredisent son discours grec-orthodoxe. Revenir dans son groupe est donc aussi un phénomène processuel : Nikolaos va être reconnu par quelqu'un de sa région, puis va se changer, va accomplir des devoirs religieux orthodoxes que seul un chrétien initié peut accomplir. Une fois de plus, l'intime connaissance des rites religieux est déterminante dans la reconnaissance de la qualité de membre du groupe ethnique... Le retour vers "son" groupe est certes plus rapide que l'entrée dans le groupe étranger mais il n'est pas instantané non plus. Le parcours de Nikolaos-Behçet, à cet égard, suggère qu'il a été relativement facile pour des individus esseulés ou des villages entiers, orthodoxes ou arméniens, de rester sur place en Anatolie, en se convertissant à un islam populaire qui d'ailleurs peut prendre des formes non orthodoxes. Peu de chose les distinguait de leurs voisins, en particulier quand ils partageaient le même mode de vie rural des plus modestes et la même langue, à savoir le turc.
- 42 Le texte de Doukas n'est pas un écrit de propagande nationaliste. Il a, sous sa simplicité narrative, des replis où se glissent les failles de ce monde essentialiste et ségrégatif. En effet, Doukas ne montre pas les Turcs dans son récit comme faits d'une seule pièce. En particulier, l'hospitalité spontanée des hôtes, souvent eux-mêmes démunis, qui accueillent le jeune Nikolaos se faisant passer pour Behçet, *muhacir*, à la recherche de travail est soulignée à maintes reprises. L'estime que lui porte son patron Hacı Mehmet, puis l'affection que celui-ci nourrit à son endroit, sont des éléments clefs qui permettent à Nikolaos de rejoindre Smyrne, devenue Izmir la turque, pour gagner la Grèce, une "patrie" qu'il n'a, très vraisemblablement, jamais vue. Cette affection est d'ailleurs réciproque, malgré la difficulté de la situation. Le temps des séparations, inauguré par un nouveau mensonge du fugitif, puisqu'il a déclaré devoir retrouver sa sœur restée seule à Bursa, est un moment pénible pour Nikolaos-Behçet. Celui-ci est partagé entre son impérieux désir de retourner au groupe auquel l'histoire, celle des États mais aussi la sienne propre, l'a assigné et la reconnaissance qu'il ressent pour le patron qui est prêt à le faire entrer dans sa propre famille, en lui donnant une de ses nièces en mariage, qui lui a procuré des papiers turcs en règle, le *nüfus*, lui a offert des vêtements alors qu'il n'en avait presque plus, a apprécié la qualité de son travail et l'a généreusement payé en juste retour.
- 43 Dans l'addendum à son texte dans lequel Doukas explique la genèse de son livre à partir du récit qu'il a entendu d'un réfugié d'Asie Mineure et d'un travail de réécriture, de corrections qui s'étala sur trois premières éditions, l'auteur prend soin d'ajouter que son informateur écrivit une lettre explicative à son patron trompé pour lui expliquer pourquoi son berger, Behçet, redevenu Nikolaos, n'est pas revenu comme il l'attendait. En fait, il n'a pas tout à fait menti à son patron. Il lui avait promis de rentrer sauf s'il mourait. En effet, il est bien mort socialement pour le monde musulman en recouvrant son identité orthodoxe. La découverte de sa ruse aurait d'ailleurs entraîné son exécution immédiate dans les circonstances historiques évoquées ici. Les qualités personnelles dont il avait fait preuve ne l'auraient, alors, pas protégé.
- 44 Dans le récit de Spanomanôlis, on peut lire deux scènes de contemplation de soi dans un miroir. Le captif ne s'y reconnaît pas lui-même, tant les souffrances et le manque de soins fondamentaux altèrent son apparence physique. Il ne s'agit pas d'un détail anecdotique. La déshumanisation de l'apparence physique des captifs facilite le mépris, la violence des

Turcs qui sont chargés de s'occuper d'eux.³ La déshumanisation n'affecte pas que les vivants. Les geôliers turcs ne donnent pas de sépulture aux captifs orthodoxes qui meurent. Les cadavres sont jetés dans des fosses communes ouvertes la nuit par les bêtes sauvages. Spanomanôlis ne précise pas de quels animaux il s'agit ; or il y a beaucoup de sangliers dans ces régions...⁴ Altérer les dehors humains des captifs grecs-orthodoxes, rendre impossibles leurs rites les plus élémentaires et les plus universaux qui étaient bien sûr familiers aux habitants musulmans de l'Anatolie semble même une condition sine qua non de la bonne réussite de l'entreprise de torture et d'élimination au moins partielle des captifs.

- 45 Dans le texte de Doukas, d'autres groupes humains présents en Anatolie occidentale sont évoqués : les Turco-Crétois, les Juifs, les Yürüks et les Albanais.⁵ Nikolas les pare tous de qualités intrinsèques qui lui permettent de prévoir leur comportement. Sa perception du monde essentialiste vaut pour l'ensemble des personnes qu'il rencontre. Il considère les Albanais comme particulièrement intelligents par opposition aux Turcs qu'il pense pouvoir plus facilement tromper sur son identité. Ils se défient d'eux et les évite en conséquence. Les Yürüks font au contraire office de bons paysans simples. Les musulmans pensent d'ailleurs de la même façon. Quand ils parlent des orthodoxes c'est toujours de façon collective et de façon péjorative. Il s'agit de *gâvurs*, c'est-à-dire d'infidèles opiniâtres, de *Yunans*, des Grecs du Royaume et donc fondamentalement étrangers en Anatolie considérée comme turque ou encore plus simplement de serpents, de porcs ou de chiens.⁶ Ces qualifications sont présentes dans n'importe quel des titres évoqués et un tel faisceau d'indications ne peut être fortuit.
- 46 L'Occident est présent dans tous les ouvrages évoqués. Il est considéré comme tout-puissant et le revers ultime des armées grecques lui est entièrement imputé. Pour Didô Sôtiriou, les Occidentaux et les Levantins forment clairement, dans sa narration, un pôle éthique et politique négatif. Le soutien au Royaume de Grèce n'est qu'opportunisme, révoquant à tout moment. Le lâchage ultime par la France notamment n'était que trop prévisible. La critique de l'Occident est la seconde face de sa critique du capitalisme international : "Le capital étranger ne regarde que ses intérêts".⁷ La hargne des Levantins de Smyrne à l'encontre des Grecs est supérieure à l'animosité des Turcs.⁸ Ils se réjouissent lors de l'arrivée des troupes turques à Smyrne. Chez Vénézis, la critique anti-occidentale n'est pas un thème prédominant comme chez Didô Sôtiriou. Néanmoins, les membres de la commission internationale chargée d'inspecter l'état dans lequel les captifs grecs sont maintenus et l'avancement des préparatifs pour l'échange des captifs entre les deux anciens belligérants, se laissent facilement duper par les autorités turques locales qui préparent le spectacle qu'elles désirent offrir à un certain Dellaria, diplomate espagnol. Le long de la voie ferrée, en particulier un lieu-dit *Körtök Dere*, proche de Magnésie, visible du train, où ont été massacrés 40 000 chrétiens en septembre 1922 et pleins d'ossements, est soigneusement nettoyé par les détenus eux-mêmes.

L'Orient et les Turcs, objets de répulsion et de nostalgie

- 47 Beaucoup de récits grecs modernes expriment un mépris global pour les Turcs, issu d'un sentiment de supériorité vis-à-vis des musulmans. Ce mépris est en accord avec la hiérarchie sociale de la 'Belle Époque' ottomane. L'Empire ottoman est aussi une société de notables, la plupart chrétiens, strictement hiérarchisée, dominée par des

représentants symboliques du progrès venu d'Occident : l'enseignant, le journaliste, le médecin, l'ingénieur, l'avocat et l'homme d'affaires voire l'entrepreneur industriel prospère. Or parmi ces catégories sociales rares sont les musulmans. Un simple coup d'œil à n'importe quel *Annuaire Oriental* le confirme. De nombreuses remarques expriment ce sentiment de supériorité récurrent. Ainsi Spanomanôlis se laisse aller à écrire : "De tous ceux qui étaient dans l'hôpital de Nicomédie, c'est moi, le captif grec, qui connaissait le mieux le turc."¹ D'une façon générale, ce n'est pas seulement ce qui est turc ou musulman qui inspire le mépris mais ce qui est oriental et en particulier plus à l'est de son propre lieu de résidence. L'Anatolie profonde, "τὰ βάθη τῆς Ἀνατολῆς", qui peut commencer à quelques kilomètres de Smyrne, est un objet de dégoût et d'effroi constamment présent. Sous la plume d'Angèle Kourtian, l'opprobre touche aussi les Arméniens d'Afyon Kara Hisar dont le goût est douteux aux yeux de sa famille venue de Brousse, une ville de l'Ouest et donc plus avancée.² Les usages nuptiaux à Afyon déconcertent Sophie qui trouve que la jeune mariée doit faire preuve d'une bien grande soumission envers sa nouvelle belle-famille.³ Elle oublie elle-même que ses noces ont été arrangées par son père sans qu'elle ait eu son mot à dire et qu'il s'agit plus d'une différence de forme plus que de fond entre les usages de Brousse et ceux d'Afyon. La hiérarchie géographique au sein de l'espace ottoman est bien partagée par tous les groupes ethniques de l'Empire. Smyrne, Brousse ou Constantinople sont des sommets indépassables de civilisation, avant l'Occident, qui n'auraient rien à voir avec l'Anatolie. À côté des identités communautaires se dessine une structure hiérarchisée d'identification par la région d'origine, région que l'on peut partager avec des gens d'une autre communauté. Sophie se retrouvera à son aise à Smyrne, dans un milieu hellénophone qu'elle a déjà fréquenté à Brousse.

48 Les villages turcs sont décrits comme "arriérés" et la supériorité technique des agriculteurs grecs est constamment soulignée même par des auteurs peu suspects d'animosité foncière envers la Turquie. La population turque anatolienne est présentée comme baignant dans une religiosité prétendant régir et expliquer le monde. La médecine occidentale ne l'atteint ainsi que fort tard.⁴ Didô Sôtiriou met également en exergue l'excellence des cultivateurs orthodoxes de Kirkice, ce qui en fait des recrues de choix pour les fermiers turcs qui se voient attribuer des commis agricoles sur les effectifs des *amele taburu*, soit pendant la première guerre mondiale, soit après la défaite des armées helléniques en Asie Mineure. Souvent cette supériorité essentielle est reconnue par des membres du *millet* musulman lui-même, ce qui donne un effet de vérité à ce discours : "Mon vieux ! Quel millet que ces Rums ! Comment Allah lui-même leur a fait un cerveau si éveillé ?"⁵

49 À l'arriération des Turcs ou des Anatoliens s'ajoute la cruauté des Turcs, souvent présentée comme intrinsèque. La participation des populations civiles musulmanes aux souffrances des prisonniers grecs-orthodoxes est un thème récurrent des récits des Grecs d'Asie Mineure. La traversée de quartiers turcs dans Izmir reconquise ou d'agglomérations dont seule la population musulmane est désormais présente, est toujours redoutée par les colonnes de prisonniers. Les villageois turcs attendent les convois et sont même prévenus par les officiers qui escortent les prisonniers pour qu'ils puissent préparer leur accueil. Le passage dans de tels endroits donnent ainsi l'occasion à tous les coups, blessures et mises à mort arbitraires imaginables. La population turque est elle-même misérable et vole aux prisonniers le moindre vêtement. L'injonction "Çokar !" soit "Enlève !" résonne régulièrement, elle figure en turc dans les récits. Les prisonniers se couvrent ensuite de hardes ou de sacs en jute pour ne pas être nus aux yeux de tous et

tenter de résister au soleil puis à l'hiver anatolien. Dans le récit de Spanomanôlis, la participation active de la population civile aux souffrances des prisonniers dure jusqu'à l'extrême terme de la présence des prisonniers sur le sol de Turquie. La population turque d'Izmir tient au martyr des Grecs d'Asie Mineure qui ne doivent, en aucun cas, quitter sains et saufs l'Anatolie. Cette chasse au *Rum* introduit un élément dramatique dans le récit de Spanomanôlis puisqu'il doit ne pas se faire reconnaître. Mais il parle si bien le turc qu'il a du mal à se faire passer pour le Grec de Syros qu'il prétend être.⁶

- 50 À côté de ces figures narratives, une autre réalité est aussi présente dans ces récits. Par exemple, même Spanomanôlis est prompt à établir une amitié avec un semblable musulman si celui-ci fait partie de la même classe sociale ou si ce dernier est issu d'un cadre éducatif comparable au sien.⁷ Les figures de médecins ottomans militaires sont souvent des personnages qui sont des interlocuteurs humains potentiels pour nos auteurs. Une même connaissance du français les lie souvent et ils peuvent ainsi se reconnaître comme pairs au milieu de la dureté du monde anatolien. Chez Didô Sôtiriou, un médecin sauve Manôlis et lui parle humainement alors qu'il est conscrit dans un *amele taburu* et en train de succomber au typhus. Chez Vénézis, un médecin ottoman le soigne, le nourrit et l'habille alors qu'il est aussi en train de dépérir.⁸
- 51 La figure du Turc-homme bon, issu du peuple, est aussi attestée chez nos auteurs. Dans les *Cahiers d'Angèle Kourtian*, c'est un leitmotiv que reprend incessamment la mère de l'auteur, Sophie, que seule la bonté opportune de certains Turcs leur ont permis à elle-même et à ses trois fillettes de survivre pendant et après la déportation de Brousse vers Afyon Kara Hisar. Pendant la conscription ottomane puis après 1922, les travailleurs forcés grecs préfèrent nettement effectuer des corvées chez des particuliers plutôt que pour l'armée turque elle-même. Travailler pour l'armée, c'est souvent transporter des ogives ou de sacs de farine sur son dos pendant toute la journée sans nourriture. Alors qu'aller réparer un mur ou soigner un jardin chez une famille garantit un repas ou des vêtements. Souvent les femmes, dont les fils peuvent être prisonniers en Grèce, peuvent se laisser attendrir par le sort de ces hommes loin, eux aussi, de tout soutien. Spanomanôlis affirme que le traitement des détenus turcs en Grèce était bien plus humain que ce qu'il a subi lui-même en Turquie, un point sur lequel l'historiographie grecque pourrait se pencher...
- 52 L'Anatolie elle-même peut devenir un référent positif. De l'exil helladique, l'Asie Mineure devient une terre bénie qui est caractérisée par sa fertilité et sa richesse. Didô Sôtiriou a un vif plaisir à décrire les riches exploitations agricoles où tout poussait en abondance.⁹ En comparaison avec la Grèce du début du siècle, l'Asie Mineure est en effet fort riche. Un des personnages de Didô Sôtiriou soutient même que l'Asie Mineure pourrait nourrir dix Grèce.¹⁰ Un autre affirme que "La vie est dure en Grèce. Là-bas, la terre ne te nourrit pas, elle te mange. Rien que des pierres et des marais."¹¹ Cette richesse explique d'ailleurs les mouvements de migration jusqu'à la deuxième décennie du vingtième siècle des Balkans et donc de Grèce indépendante vers l'Empire ottoman, en particulier ses rivages égéens.
- 53 La culture anatolienne peut même, sous certaines plumes, être connotée positivement. Pour décrire un chant, Vénézis parle avec affection d'un "chant calme et doux comme l'Orient".¹² Les chansons d'amour turques apparaissent comme un bien culturel commun, partagé par les captifs comme leurs gardiens. Pendant la retraite de l'armée hellénique, un blessé *rum*, à l'hôpital militaire grec, ne peut plus que chanter et jouer de l'oud car à la suite de ses blessures, il est devenu aveugle. Il chante alors une chanson en turc sur sa situation malheureuse et joue d'un instrument oriental. Didô Sôtiriou utilise cette scène

pour souligner l'absurdité de la tuerie gréco-turque alors que les petites gens, selon elles, partageaient une même terre et une même culture populaire. Le chant se fait même légèrement accusateur envers la Grèce, mère, à ce titre forcément aimée, certes compatissante, mais dont on ne peut plus rien espérer.¹³ Ce monde ottoman où la culture turque est partie très largement prenante, devient objet de nostalgie par les chrétiens évincés de ces terres.¹⁴ Les auteurs, à mon sens, les plus intéressants sont ceux dont les œuvres laissent affleurer la grande complexité des relations de leurs groupes aux terres et aux voisins qu'ils ont dû quitter.

- 54 L'attachement à ce monde et sa marque sur les Grecs d'Asie Mineure les distinguent des Grecs du Royaume de Grèce. Même le plus nationaliste des auteurs dont il est question ici n'est pas à l'abri de cette différence. Raïssis se fait traiter de "graine de turc", "Τουρκόσπορος", par un camarade du Royaume alors qu'il se trouve à l'armée. C'est avec beaucoup d'amertume que l'auteur note que l'inimitié et l'incompréhension profonde qui pouvait parfois exister entre Grecs du Royaume de Grèce et *Rums* d'Asie Mineure. Il se demande sur quels critères, on pouvait décider de l'authenticité du caractère grec de tel ou tel grec-orthodoxe.¹⁵ Le même thème se retrouve, plus élaboré, chez Didô Sôtiriou. La mobilisation des *Rums* par la Grèce conquérante ne lui paraît pas du tout aller de soi.¹⁶ Notons que si les Grecs d'Asie Mineure sont astreints au service militaire hellénique, il n'est pas question qu'ils participent aux élections législatives helléniques de 1920. Les *Rums* se retrouvent généralement placés sous les ordres d'officiers hellènes, ce qui provoque des frictions entre les deux ensembles de la population grecque-orthodoxe.¹⁷ L'indignation est à son comble lorsque le changement de gouvernement est consommé en Grèce et que tous les soldats suspectés de sympathies vénizélistes, en particulier les Grecs d'Asie Mineure et les Crétois, sont envoyés sur les positions les plus dangereuses.¹⁸ L'abandon de la population civile grecque-orthodoxe lors de la défaite correspondrait, selon Didô Sôtiriou, à un calcul de la part des gouvernants royalistes. Les *Rums* amenés en Grèce auraient pris l'initiative d'une révolution qui leur aurait coûté le pouvoir, voire la vie. On voit bien que les Grecs d'Asie Mineure sont des cousins embarrassants pour le Royaume de Grèce dès qu'il s'agit de les intégrer réellement à la vie politique du pays.

Conditions et fins du témoignage

- 55 Les personnes qui prennent la plume pour parler d'un processus historique de destruction d'un groupe humain entier, sont toujours celles qui ont eu une certaine chance et n'ont pas connu le sort commun, c'est-à-dire la mort, hors du champ de l'humain. Mais ce sont elles seules qui peuvent témoigner au plus proche d'une entreprise de déshumanisation de leur communauté. Ces relatifs chanceux ont été épargnés, si survivre est une chance, généralement grâce à leurs connaissances ou leurs capacités utilisables par leurs bourreaux. Un long séjour à l'hôpital d'Izmit-Nicomédie, d'ailleurs plus ou moins bien inséré dans la trame narrative, permet à Spanomanôlis de survivre, un médecin turc le prend alors en sympathie car il découvre la qualité de son éducation. Puis son élection par la commission suisse de contrôle comme secrétaire lui donne un statut privilégié parmi l'ensemble des détenus.
- 56 Mais toute survie ne débouche pas toujours sur un récit articulé. Les textes que j'ai consultés sont issus de beaucoup d'éléments d'oralité, comme c'est particulièrement évident dans les livres de Kourtian. Ces livres sont comme un relai dans le nouveau monde où elle s'est installée et où dorénavant l'oralité va s'estompant. Angèle, sa mère et

ses sœurs, installées à Kokkinia dans la banlieue d'Athènes reprennent une vie sociale selon le modèle oriental qui implique tous les rescapés de la famille élargie. Les réunions familiales sont l'occasion de remémorations et narrations collectives. Le passage à l'écriture et au grec se fait alors que les sœurs et la mère chéries sont parties en Arménie soviétique, lors de l'opération de séduction qu'entreprend l'Union soviétique stalinienne, victorieuse à l'issue de la seconde guerre mondiale, auprès des Arméniens occidentaux dispersés, le "nerkaght".¹ L'âge de ses enfants et la relative aisance de son mari empêchent Angèle de migrer à nouveau. C'est dans cette solitude grandissante, alors que la moitié de la communauté arménienne de Grèce part vivre au Caucase, que Kourtian se met à écrire. Le monde de l'étude l'a toujours fascinée et elle a toujours amèrement regrettée de n'avoir pu suivre une longue scolarité, malgré ses prédispositions.²

- 57 Le témoignage ultime sert de tentative de conjuration de l'entreprise de destruction. Il tente de faire échec à l'anéantissement du lieu d'énonciation premier. Écrire c'est un peu donner une sépulture à ceux qui en seront à jamais privés.³ Leurs existences passées ainsi que leurs morts dans des conditions si dégradantes pour eux bien sûr, mais combien davantage pour leurs bourreaux, sont réintroduites dans le champ de la réalité par ces récits, quelle que soit, par ailleurs, le talent narratif dont ils sont le produit. Un même phénomène est observable chez les auteurs grecs d'Asie Mineure et arméniens, même si ce travail d'écriture fut plus long chez les Arméniens, l'ampleur de la destruction étant toute autre que celle subie par l'ensemble grec.⁴ Spanomanôlis témoigne, au début de son ouvrage, *Captifs des Turcs* : "Lorsque je suis rentré en août 1923, en Grèce, j'ai tenu un serment que j'avais fait pendant la durée de ma captivité alors que je voyais les Turcs exterminer une génération grecque entière par des tortures indescriptibles : celui de transmettre à l'historien à venir la façon dont j'avais vécu ce présent journal, lequel est en fait constitué de pages écrites avec du sang et des souffrances. Il reconstitue le Golgotha tel que je l'ai vécu avec des myriades de Grecs. C'est le livre du martyr de ceux qui avaient échappé aux balles pour s'éteindre plus tard en raison des privations, des fatigues, des tortures — on les estime à environ soixante-dix milles — et de ceux, incomparablement moins nombreux qui rentrèrent, squelettes vivants, véritables réchappés d'un enfer inimaginable, pour la gloire des descendants d'Ertoğrul". La préface de Vénézis reprend des thèmes semblables. Cet auteur insiste sur la douleur du processus de l'écriture d'un tel ouvrage autobiographique qu'il considère comme un hommage aux corps suppliciés des captifs grecs retenus après la défaite de l'armée hellénique en Asie Mineure par les Turcs nationalistes. La fin de cette préface module le propos de Vénézis qui n'a rien de revanchiste : "Le numéro 31 328'était la protestation d'un enfant contre la guerre". Cette protestation, l'homme mûr la maintient.

Des récits surtout masculins

- 58 La plupart des récits portant sur la fin de la présence grecque en Asie Mineure sont le fait d'hommes. L'accès à l'écriture et à la publication était et vraisemblablement demeure plus aisé pour les hommes que pour les femmes. Or le sort des non-musulmans a été différent selon leur genre. Seuls les hommes étaient astreints à la conscription dans l'armée ottomane c'est-à-dire le plus souvent au sein d'*amele taburu*, bataillons de travaux forcés. Les hommes arméniens ont généralement été assassinés dès la sortie des lieux de résidence vers les soi-disant lieux de déportation. Rappelons d'une manière générale que la différence de genre est autrement marquée au Proche-Orient, au début du xx^e siècle

qu'en Occident au début de ce ^{XXI}^e siècle. Les écoles ne sont pas mixtes, l'amitié entre hommes et femmes n'est pas considérée comme possible, la présence de femmes dans la vie professionnelle est limitée. La séparation des genres est particulièrement forte chez les musulmans, mais hommes et femmes sont également séparés à l'église ou à la synagogue. Il est donc nécessaire de considérer des voix narratives des deux genres pour tenter d'embrasser l'ensemble des expériences historiques vécues.

- 59 La plupart des récits sont le fait d'hommes ayant connu la captivité en Turquie, après l'évacuation de l'Asie Mineure par l'armée hellénique voire même l'échange de la population orthodoxe de Turquie contre la population musulmane de Grèce. Ces récits suivent un schéma classique qui débute avec l'arrestation par les autorités turques, puis le déplacement désespérant à l'intérieur du pays turc, loin des côtes égéennes, la captivité puis la libération et l'envoi ou la fuite vers la Grèce. La perspective narrative masculine peut même être le fait de femmes. Didô Sôtiriou présente son ouvrage comme basé sur des cahiers qui lui auraient été remis par un certain Manôlis Axiôtis. La perspective narrative est donc celle d'un homme. En revanche, les ouvrages d'Angèle Kourtian sont généralement écrits d'un point de vue féminin, le sien généralement mais pas de façon exclusive. La contribution de Kourtian est donc précieuse à double titre. En plus du déplacement de perspective "ethnique", elle introduit des voix féminines dans une production qui l'est globalement fort peu.
- 60 La perspective adoptée par Angèle Kourtian, en son nom propre ou par le biais de figures féminines, est tout à fait originale. En effet, les violences subies par les femmes, souvent de nature sexuelle, sont évoquées de façon allusive, souvent par des tiers. La victime dans ce cas doit porter la culpabilité de l'agression. Dans son ouvrage, *Chape de silence*, Kourtian fait parler Agnès, une fille à la vie dérégulée, qui n'apporte que des difficultés aux réfugiés arméniens de Grèce, dans le quartier de Kokkinia, à la fin des années 1920. En septembre 1922, les parents d'Agnès, qui habitaient un quartier mixte, soit chrétien et musulman, de Smyrne, l'ont envoyée à Cordélio, chez un oncle qui habitait cette banlieue chrétienne chic, alors que l'armée turque entre dans la ville conquise : "Personne n'échappe à son destin. [...] Dès que les Turcs entrèrent dans les faubourgs, les çetes et les habitants commencèrent à piller. Les Turcs armés jusqu'aux dents fracturaient portes et fenêtres. Un vrai vacarme, des hurlements, des cris. Ils ouvraient les maisons et les magasins, ils détruisaient les armoires, les tiroirs et prenaient ce qui leur plaisait. La maison de ma tante fut une des premières qu'ils frappèrent. Ils entrèrent en fracassant la porte et commencèrent enragés en jurant, proférant des injures. Ils tuèrent tout de suite mon oncle qui venait les amadouer, d'un coup d'épée. Puis ils fondirent sur les autres et les passèrent au fil du couteau. Comme folle, je passais en courant d'une pièce à l'autre, en hurlant, hors de moi et bouleversée, ahurie. Ils me poursuivirent avec des poignards pleins de sang, en se moquant de moi. À un moment, ils m'attrapèrent et me jetèrent à terre. Quelqu'un a crié : prends lui la tête pour qu'on la pendre sur la place, elle est très belle (*vallah billah çok güzel*). J'ai lutté en criant pour m'échapper. Ils me tenaient par les cheveux et j'avais terriblement mal. J'essayais de me lever. En essayant de me lever, je me suis découverte et le désir de celui qui était prêt à m'enlever la tête avec son poignard ensanglanté et brandi, prêt à s'abattre sur mon cou, s'est éveillé. J'ai hurlé, les yeux révoltés de peur. Mais voilà, le poignard a ripé et a saisi mon corsage et l'a entraînée avec force vers le bas. Il l'a déchiqueté. Ils ricanaient tous et m'ont enlevé mes sous-vêtements. Je tremblais comme une feuille de peur. J'étais terrorisée et dégoûtée... En poussant de grands cris et des mugissements, ils me tombèrent dessus. L'un me pinçait, l'autre

m'empoignait. J'avais mal et je criais. Je leur crachais dessus, je les frappais pour qu'ils se mettent en colère et me tuent. Mais rien ne les arrêta désormais. Ils puaient comme des charognes, comme des porcs. C'était des paysans en jalvar. Mais c'était bien mon destin et je me suis évanouie. Quand je suis revenue à moi, j'étais en bien mauvais état. En sang, je me suis traînée à l'intérieur. J'ai vu qu'il n'y avait personne."⁶¹ Le personnage conserve toujours une ambiguïté dans l'ouvrage. La sympathie première de l'autobiographe ne s'estompe jamais, comme si l'événement premier de la destruction du monde 'normal' à Smyrne restait malgré tout une excuse à bien des comportements désagréables par la suite. Il est clair en revanche que le monde arménien survivant ne partage pas la mansuétude de Kourtian.

Écriture et engagement

- 61 Les récits en grec ayant pour toile de fond les événements de la fin de l'Empire ottoman suggèrent aussi une attitude politique vis-à-vis de l'histoire grecque moderne récente et des relations interétatiques gréco-turques. D'une façon majoritaire, les récits sont empreints de nostalgie pour le pays perdu et tous célèbrent la campagne d'Asie Mineure. Même le personnage central de Didô Sôtiriou voit dans l'arrivée des troupes helléniques en Asie Mineure un signe de l'accomplissement des temps et la promesse d'une libération définitive. Les événements historiques favorables sont intégrés dans une toile de références religieuses qui exaltent leur importance. L'attitude de ces personnages est en accord profond avec la réalité historique dans laquelle une personnalité comme Chrysostome, métropolite de Smyrne, a constamment souligné le caractère divin de la présence des troupes du Royaume de Grèce en Asie Mineure.
- 62 Toutefois, certaines plumes se font plus circonspectes. Pour certains auteurs, la campagne d'Asie Mineure relève de l'excès, au moins à partir du printemps 1921. Un auteur relativement simple comme Raïssis voit dans l'aventure militaire poursuivie au-delà des frontières du traité de Sèvres, une erreur funeste du gouvernement royaliste, alors que la Grèce est entièrement isolée diplomatiquement. Son autobiographie, assez naïve, affirme même qu'il se serait demandé dès le débarquement grec "si la Grèce était capable de manger et de digérer un gros poison comme Smyrne"⁶¹ À aucun moment pourtant, cet auteur ne condamne la campagne en elle-même. Il reproche seulement aux dirigeants de ne pas avoir su la conduire à un terme satisfaisant mais raisonnable. Ailleurs dans ce même texte pourtant, la victoire à Ankara aurait pu être du côté grec à Ankara, si la nation avait transcendé ses dissensions politiques. La défaite militaire n'est donc pas vraiment assumée comme telle. Elle reste comme un événement non intégrable pour une nation qui aurait hérité de son origine si prestigieuse des ressources inextinguibles de bravoure. Le thème de la trahison ou de l'incapacité des dirigeants vient presque effacer la réalité de cette défaite. Une même constellation idéologique se trouve sous la plume de Spanomanôlis. La guerre sainte que livrait l'armée hellénique aux forces turques, en tout cas maintes fois bénie, notamment par Chrysostome, ne pouvait qu'aboutir à une victoire.⁶² Inconsciemment, ces auteurs posent l'Histoire comme un tribunal des mérites respectifs des peuples. Ils aboutissent à une aporie car, selon eux, manifestement, leur propre peuple n'a pas démerité.
- 63 Didô Sôtiriou suggère dans son récit les limites de l'hellénisme linguistique comme les ultimes frontières d'une légitime expansion. Ainsi, son personnage principal en fuite de son camp de travailleurs forcés pendant la première guerre, ne se sent en territoire

familier qu'à partir de Èāsñá-Tire, endroit où ils entendent la première chanson et la première conversation en grec, alors qu'il vient d'Angora. Or Tire est une ville très proche de la côte égéenne, elle est à environ une cinquantaine de kilomètres du port de Kuşadası-Scalanova-Nouvelle Éphèse. Plus loin dans la narration, pendant la défaite d'Asie Mineure, la question se pose aux esprits des soldats en danger : "la campagne d'Asie Mineure devait-elle avoir lieu ?"³ La radicalité de cette interrogation est propre à cette femme écrivain. Il n'est pas certain que ce soit ce pan de la réflexion de Sôtiriou qui soit toujours à l'honneur dans son lectorat grec.

- 64 La violence du mouvement nationaliste turc est replacée soigneusement dans un contexte de confrontation de deux armées en lutte pour un même sol et utilisant souvent des procédés semblables. Chez Didô Sôtiriou, les exactions de l'armée hellénique, en particulier lors de son débarquement en Asie Mineure et pendant la retraite, sont constamment rappelées au lecteur. De même, Vénézis, qui a subi lui-même la violence de la captivité en Turquie après la défaite, motive fréquemment certaines cruautés, dont la lecture est souvent insoutenable, par les exactions commises auparavant par l'armée hellénique aux dépens des populations turques. Ces deux auteurs permettent au lecteur grec de se situer dans une posture autre que celle de victime dans le cours de l'histoire. Nul doute que ces deux auteurs attendaient de leur lectorat une attitude amicale envers le peuple turc, malgré les souffrances endurées par leurs personnages, autobiographique pour Vénézis et biographique pour Sôtiriou. Au projet littéraire, s'ajoute ainsi un engagement politique dans ces écrits, très marqué chez Sôtiriou en particulier.
- 65 Angèle Kourtian est un auteur intéressant à plusieurs titres. Elle a l'avantage de prendre la parole en tant que femme et modifie ainsi la perspective presque uniquement masculine que les autres auteurs d'expression grecque nous livrent. Elle est aussi un exemple d'écrivain non grec, issu des migrations récentes vers la Grèce, qui s'approprie la langue de son pays d'adoption. Elle est un des très rares écrivains issus de la communauté arménienne de Grèce.⁴ L'impossibilité d'écrire en arménien, la nécessité de songer transmettre à ses enfants et ses petits-enfants une histoire familiale fondatrice alors que ceux-ci sont fortement acculturés, au profit du monde grec et au détriment du monde arménien en majeure partie détruit, l'amène à choisir le grec comme langue d'expression écrite. Si Angèle Kourtian écrit en tant qu'Arménienne, elle se sent aussi membre à part entière du monde grec dans lequel elle vit. On trouverait peu d'éléments critiques ou simplement distanciés par rapport au monde grec-orthodoxe sous sa plume. Les rares remarques en ce sens que l'on trouve dans ses livres sont le fait de Sophie, sa mère. Quand cette dernière parvient à s'installer à Afyon Kara Hisar, elle dit que les orthodoxes du lieu se tiennent loin des Arméniens. Les Grecs et les Arméniens de la ville s'ignorent en fait pendant le régime ottoman.⁵ Une fois de plus, nous voyons que la ségrégation douce des communautés entre elles est aussi une réalité entre chrétiens de confessions différentes. Quand la petite famille est prise sous la protection d'un jeune officier grec lors de son évacuation vers l'Égée après la prise d'Afyon par les troupes helléniques, Sophie reste circonspecte à propos des projets du jeune homme à l'égard de sa fille aînée, Haygouhi-Queen, alors même qu'elle est éperdue de reconnaissance pour son bienfaiteur. Elle sait qu'une future belle famille orthodoxe ne serait pas des plus accueillantes pour une jeune mariée arménienne. Elle affirme que les Grecs accordent beaucoup d'importance à l'origine. Cette remarque laisse à nouveau sentir le cloisonnement entre populations non-musulmanes de cette région du monde ainsi que l'omniprésence idéologique de l'origine comme mode d'identification des êtres humains. On ne trouve aucun élément

correspondant à ces quelques remarques de Sophie, dans le texte qu'Angèle Kourtian écrit en son nom propre. Ses *Cahiers* sont dédiés à sa mère mais aussi à "la Grèce qui nous a embrassés avec une telle tendresse et nous a offert la vie alors qu'elle-même était en passe de la perdre." et à la ville de La Canée où la petite famille, sans père, a repris pied dans la société humaine et où Kourtian a passé une heureuse adolescence. Les livres d'Angèle Kourtian sont donc aussi un témoignage sur le processus d'acculturation heureusement vécue par les Arméniens de Grèce, après la disparition de la société ottomane.

- 66 Si les archives du Centre d'Études d'Asie Mineure sont connues surtout du monde des historiens, les récits publiés dont nous venons d'évoquer certains exemples sont eux très connus en Grèce. Ils font même partie de l'éducation littéraire et historique de tout lycéen grec. Beaucoup de ces ouvrages connaissent des rééditions constantes, avec des tirages importants eu égard à la diffusion de la langue grecque moderne. Cette connaissance livresque remplace la connaissance directe du pays, du peuple et de l'État voisins. La popularité de ces écrits est donc un trait culturel important de la culture des Grecs modernes et notamment de leur perception de leur histoire mais aussi de celle des peuples voisins ou de ceux qu'ils ont directement côtoyés au sein d'une même société. Il n'est pas certain que la complexité de la société disparue soit toujours mise en avant dans la lecture et l'étude institutionnelles de ces textes car ils peuvent aussi servir la perpétuation d'une geste nationale de groupe victime de l'Histoire et ses voisins.
- 67 Comme je l'ai montré, ces récits, écrits plus ou moins rapidement après la sortie des territoires asiatiques de l'Empire ottoman, sont pourtant une mine pour l'historien, en particulier pour l'historien social de cette période. En effet, le flux de ces récits lui permet de dégager des connaissances assurées, par exemple, sur le sort des hommes grecs-orthodoxes restés en Anatolie après la retraite de l'armée hellénique. Les récits de Spanomanôlis, de Vénézis et de Doukas concordent sur tous les points essentiels : le mode d'arrestation, le traitement des captifs, le soin mis par les autorités turques à les terroriser par des coups et des assassinats commis de sang-froid devant leurs yeux, à les humilier par des injures répétées, les exténuer par des corvées et le manque de nourriture et de soins et à en laisser en vie le moins possible. Ces textes montrent aussi combien le territoire quitté continue d'influer sur l'existence des auteurs une fois installé dans l'État-nation grec, au sein duquel ils conservent une singularité. Tous ces récits, malgré la centralité accordée spontanément à la nation grecque dans leur trame, font également une place aux Arméniens. L'ampleur du génocide perpétré à l'encontre de ces derniers est entrée dans la conscience historique des auteurs. L'utilisation critique de ces récits permet donc d'éclairer et de nuancer bien des aspects absents des archives officielles, en matière de relations sociales entre communautés ainsi que de représentations que les groupes ottomans élaboraient les uns des autres. Au-delà d'éléments d'une histoire nationale autocentrée, ils peuvent aussi constituer aussi la base d'une connaissance critique des processus historiques qui affectent l'ensemble des groupes humains de la région.

NOTES

1. “Έρευνα : Ο αιώνας που φεύγει. Ποιο –διεθνές ή εσωτερικό– γεγονός ή προσωπικότητα θεωρείτε ότι σημάδεψε την πορεία της Ελλάδας κατά τον 20^ο αιώνα ; Απαντούν 57 άνθρωποι των γραμμάτων, των τεχνών και των επιστημών” (Enquête : Le siècle qui s’en va. Selon vous, quel événement - international ou intérieur - ou quelle personnalité a marqué le cours des choses en Grèce, pendant le XX^e siècle ? 57 hommes et femmes de lettres, des arts et des sciences répondent), p. 114 -137 in *Διαβάζω*, revue mensuelle du livre, Athènes, n° 382, février 1998.

1. L’existence même des peuples n’a rien d’évident, en particulier celle du peuple grec. Pour un essai sur le volontarisme déployé par les nationalismes pour constituer les nations qu’ils affirment juste exprimer, voir Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales, Europe XVIII^e -XX^e siècles*, Paris, Seuil, 1999.

À tout le moins, les limites de la nation grecque sont floues. Faut-il considérer comme grecques les personnes de langue maternelle grecque, les personnes suivant le rite orthodoxe au sein de l’Empire ottoman, les personnes en communion avec le Patriarcat œcuménique de Constantinople ? Comment considérer dès lors les Hay-Hroum (en arménien), grecs-orthodoxes mais de langue voire “d’origine” arménienne, ou les grecs catholiques, originaires des îles de l’Égée par exemple, si nombreux dans une ville comme Smyrne, ou les turcophones, certes orthodoxes, de Cappadoce ? Le déploiement de violence lors de l’entrée à Smyrne des armées nationalistes turques ne fit guère de distinctions entre chrétiens. Ainsi grecs-orthodoxes, Grecs catholiques ou Arméniens tentèrent de se réfugier au plus vite dans le Royaume de Grèce. La diplomatie gréco-turque tranchera le débat en considérant tout chrétien orthodoxe, Rum, de Turquie comme échangeable avec tout musulman du Royaume de Grèce, lors de la signature du traité de Lausanne. Mais cette décision pratique gomme toutes les nuances individuelles d’affiliation à tel ou tel groupe, nuances cependant tout aussi pertinentes pour l’historien que les actes émanant d’institutions officielles.

2. L. Maccas, *L’hellénisme de l’Asie-Mineure, Son histoire — Sa puissance — Son sort*, Paris & Nancy, Berger-Levrault, 1922.

3. L’équilibre entre les deux communautés, fort dissemblables sociologiquement, est rompu depuis longtemps. Les diverses crises chypriotes ont été accompagnées d’explosions répétées de violence contre les orthodoxes d’Istanbul qui ont quitté la ville. Ils seraient peut-être encore aujourd’hui 5 000, pour la plupart des vieillards, alors que la communauté musulmane agricole de Thrace maintient ses effectifs.

1. Il convient ici de remercier le Centre d’Études d’Asie Mineure pour son accueil compétent à chacune de nos visites.

2. *Εξηνταπέντε Χρόνια Επιστημονικής Προσφοράς. Αποτίμηση και προοπτική* (Soixante-cinq ans de contribution scientifique, Évaluation et perspective), préface et direction : Πασχάλης Μ. ΚΙΤΡΟΜΗΛΙΔΗΣ, Κέντρο Μικρασιατικών Σπουδών Ιδρυτές Μέλπω (Λογοθέτη-Merlier) και Octave Merlier, [Centre d’Études sur l’Asie Mineure, Fondateurs Melpô (Logothéti-Merlier) et Octave Merlier], Athènes, 1996, 138 pp.

3. Cette tentative eut pour résultat la collecte de matériau à propos de 1 356 lieux d’Asie Mineure parmi les 2 174 de population entièrement grecque ou mélangée.

4. Quelques milliers de témoignages ont été recueillis en Arménie, durant l’ère soviétique, par l’Institut d’Ethnographie de l’Académie des Sciences. C’est à partir de ces témoignages que Verjiné Sevazlian commence à publier certains textes : V. Sevazlian, *Hayots Tséghasbanoutiounn, Aganades Varabroghneri Vagoutiounner*, (Le Génocide des Arméniens, Témoignages de survivants

témoins oculaires), Yérévan, Éditions “Kidoutioun” de l’Académie des Sciences de la République d’Arménie, 2000. Hormis les travaux soviétiques, il faut signaler une centaine de monographies locales publiées après la Première Guerre mondiale qui contiennent des textes sur la disparition de la communauté évoquée dans l’ouvrage. Par ailleurs, Aram Andonian, a recueilli des témoignages de survivants et a constitué de nombreux dossiers répartis par aire géographique, entreposés à la Bibliothèque Noubar Pacha de Paris. Une quinzaine d’entre eux a été publiée par Raymond Kévorkian. Certaines organisations, comme le Zoryan Institute aux États-Unis, ont également collecté des récits de vie de rescapés.

L’ouvrage d’histoire orale de Donald E. Miller & Lorna Tourian Miller, *Survivors : An Oral History of the Armenian Genocide*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press, 1993, édition paperback 1999. Le livre est basé sur une longue série d’entretiens avec des survivants du génocide arménien. Il est remarquable pour la transparence de sa démarche méthodologique. L’ouvrage remet en cause de trop rapides certitudes à propos des relations entre Arméniens et musulmans dans l’Empire. En particulier, la génération des rescapés elle-même conserve des souvenirs mélangés de sa vie dans le cadre ottoman. En faisant place à ces paroles subjectives, cette enquête restitue une part de la complexité de la destruction — déterritorialisation des Arméniens ottomans.

5. O. Merlier, Introduction au Catalogue de l’Exposition, *Le dernier hellénisme d’Asie Mineure*, Athènes, Centre d’Études d’Asie Mineure 1974, conclusion, p. 48.

6. [L’Exode], Tome I., *Μαρτυρίες από τις επαρχίες των Δυτικών παραλιών της Μικρασίας* (Témoignages des provinces des rivages occidentaux de l’Asie Mineure), préface : G. Tenekidis, introduction et choix des textes : Ph. D. Apostolopoulos, Athènes, Centre d’Études sur l’Asie Mineure, 1980, p. 363 ; Tome II, *Μαρτυρίες από τις επαρχίες της Κεντρικής και Νότιας Μικρασίας* (Témoignages des provinces de l’Asie Mineure centrale et méridionale), introduction et supervision : P. M. Kitromilidis, Athènes, Centre d’Études sur l’Asie Mineure, 1982, p. 541.

Le troisième tome doit présenter des témoignages relatifs au Pont. Il est en cours d’édition en 2001.

7. Pour la province du Pont, le Centre d’Études d’Asie Mineure n’a pu recueillir des informations que sur la moitié des localités habitées par des grecs-orthodoxes.

8. CEAM, Archives de la tradition orale, Bunarbaşı, IÔN 27, interview de Kôstis Lamprinoudis, né à Bunarbaşı, en 1887, d’une famille installée à Bunarbaşı depuis plusieurs générations, interrogé à Athènes, le 22 mars 1965, par Chara Lioudakis. K. Lamprinoudis a reçu une instruction primaire à Bunarbaşı. Il a fait une carrière d’homme d’affaires en Égypte et n’a pas connu la fin tragique de l’Asie Mineure plurielle.

9. Voir la conclusion de J. K. Hassiotis, “Shared illusions : Greek-Armenian Co-Operation in Asia Minor and the Caucasus (1917-1922)”, in *Greece and Great Britain during World War I*, Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1985.

10. CEAM, Archives de la tradition orale, Menemen, IÔN 43, interview de Dimitrios Katroulis, né à Menemen, en 1888 environ, interrogé à Athènes, le 3 juillet 1963, par Zôï Kyritsopoulou : “Les Arméniens de Menemen habitaient au pied du Değirmendağı, vers l’avenue qui descend à la gare. Ils avaient aussi une belle et haute église qui était dédiée à la gloire de Saint Georges = Soup Serkiz (sic) comme ils appellent Saint Georges en arménien.”

11. Il s’agit au moins de l’arménien, du turc, du grec pontique et du grec moderne dont on rappelle ici qu’il est à l’époque en situation de diglossie, c’est-à-dire que l’on dissocie fortement les formes à employer dans la conversation courante et à l’écrit ou toute situation officielle.

12. CEAM, Archives de la tradition orale, Merzifun, PO 985, interview de Iakôvos Repanidis, né à Merzifun, en 1896, interrogé au Pirée, le 17 décembre 1956, par Iôanna Loukopoulou.

13. CEAM, Archives de la tradition orale, Merzifun, PO 985, interview de Nikos Symeônidis, né à Merzifun, en 1894, interrogé à Thessalonique (?), le 20 mars 1964, par Sophia Goraniki.

14. Soit : “Ωσπου να τους σφάζουν και να τους εξορίσουν”.
15. L’Anatolian College était le grand complexe scolaire, médical et social fondé par les missionnaires protestants américains, à Merzifun-Marzvan, à la fin du XIX^e siècle. Il scolarisait des enfants de tous les groupes ethniques et confessionnels, mais les enfants musulmans n’étaient pas envoyés dans cet établissement, sauf exception rarissime.
16. CEAM, Archives de la tradition orale, Merzifun, PO 985, interview de Iakôvos Repanidis, né à Merzifun, en 1896, interrogé au Pirée, le 17 décembre 1956, par Iôanna Loukopoulou.
17. CEAM, Archives de la tradition orale, Merzifun, PO. 985, fiche biographique d’Andromachi Bartzzi, p. 7-9, rédigée par Aglaia Lykopoulou, le 5 novembre 1956. Andromachi Bartzzi est née à Merzifun en 1890.
18. CEAM, Archives de la tradition orale, Merzifun, PO. 985, seconde fiche biographique d’Andromachi Bartzzi, p. 10 et seq., rédigée par Sophia Goraniki, le 26 février 1964.
1. Voir par exemple l’ouvrage suivant : ΔΙΕΘΝΗΣ ΣΥΝΔΕΣΜΟΣ ΓΥΝΑΙΚΩΝ (Ligue internationale des femmes en Grèce), *Αυτοβιογραφία προσφύγων κοριτσιών. Παιδικά περιγραφαί των διωγμών της Μικρασίας* (Autobiographies de jeunes filles réfugiées, Descriptions enfantines des persécutions d’Asie Mineure), Athènes, 1926, 110 pp.
2. Ilias Vénézis, pour son récit de captivité : *Το νούμερο 31328*, (Le numéro 31328), Éditions Librairie Hestia, Athènes, 1956, 1995⁵, 161 p. et Didô Sôtiriou, pour *Ματωμένα Χώματα* (Terres ensanglantées), Athènes, Éditions Kedros, 1967, 1983⁵⁵, 340 p. Notons que ces textes ont été traduits ces dernières années en turc.
3. D. Sôtiriou, *Οι νεκροί περιμένουν* (Les morts attendent), Athènes, Éditions Kedros, 1962-1988³²
- I. Vénézis, *Μικρασία, χαίρε, Διήγησις συμβάντων* (Asie Mineure, salut, récit d’événements), Éditions Librairie Hestia, Athènes, 1931, 1992²⁸, 245 pp.
- I. Vénézis, *Αιολική Γή* (Terre éolienne), Éditions Librairie Hestia, Athènes, X, 1996³⁷, 161 pp.
4. Angèle Kourtian, *Τα τετράδια της Ανζέλ Κουρτίαν (μνήμες από τη Μικρασία, 1915-1924)* [Les cahiers d’Angèle Kourtian (Souvenirs d’Asie Mineure, 1915-1924)] Athènes, Éditions Pléthron, 1980
- Angèle Kourtian, “Ερμενί”, *τρεις μαρτυρίες Αρμενίων για τη γενοκτονία* (“ Ermeni”, trois témoignages d’Arméniens à propos du génocide), Athènes, Βιβλοπωλείον της Εστίας (Librairie Hestia), 1990
- Angèle Kourtian, *Φράγμα σιωπής* (Chape de silence), Athènes, Kedros, 1986, 1987.
- E. Raïssis, *Μια ζωή σαν μυθιστόρημα (Αυτοβιογραφία)* [Une vie comme un roman (Autobiographie)], Athènes, 1987.
5. Pour une étude littéraire de ce type d’œuvres, qui recèle aussi des développements sur la sociologie des écrivains d’Asie Mineure, voir P. Mackridge, “Kosmas Politis and the Literature of Exile”, p. 223-239, in *Δελτίο Κέντρου Μικρασιατικών Σπουδών* (Bulletin de Centre d’Études d’Asie Mineure), Tome IX, Athènes, 1992.
6. M. Nchanian, “The Truth of the Facts, About the New Revisionism”, p. 249-270, en particulier le passage “Narrative and Archives : The Validation of Facts”, p. 255-257, in R. G. Hovannisian, *Remembrance and Denial, The Case of the Armenian Genocide*, Detroit, Michigan, Wayne State University Press, 1999.
7. Sôtiriou, *op. cit.*, p. 233 sqq
8. E. Raïssis, *op. cit.*, p. 19.
9. Ces accusations sont présentes tant dans les ouvrages de Didô Sôtiriou, auteur proche d’un certain marxisme, que d’Emmanouil Raïssis ou de Christos Spanomanôlis, auteurs de droite nationaliste. Didô Sôtiriou s’exprime longuement sur ce point dans son essai : *Η Μικρασιατική Καταστροφή και η στρατηγική του ιμπεριαλισμού στην Ανατολική Μεσόγειο* (La catastrophe d’Asie Mineure et la stratégie de l’impérialisme en Méditerranée orientale, Athènes, Kedros, 1975¹, 1996¹².
- ¹². Le discours de Sôtiriou est éclairant sur la synthèse de gauche d’éléments idéologiques marxistes et donc internationalistes avec des schèmes très traditionnels pour le moins patriotiques.

1. Sôtiriou, *op. cit.*, p. 160.
2. À ce sujet voir la contribution de Levon Marashlian, "Finishing the Genocide, Cleansing Turkey of Armenian Survivors, 1920-1923", p. 113-145, in R. G. Hovannisian (Ed.), *Remembrance and Denial, the Case of the Armenian Genocide*, Detroit, Michigan, Wayne State University Press, 1999.
3. Spanomanôlis, *Captifs des Turcs*, p. 130-131.
4. Stratis Doukas, *Ιστορία ενός αιχμαλώτου* (Histoire d'un prisonnier de guerre), Athènes, Κένδρος 1929 (1^{re} édition), 1999 (32^e édition), p. 16-17.
5. Spanomanôlis, *Captifs des Turcs*, p. 131.
6. Spanomanôlis, *op. cit.*, p. 265.
1. Pour l'image trouble des Arméniens à la fin de l'Empire ottoman, voir l'essai de Hilmar Kaiser, *Imperialism, Racism, and Development Theories, the Construction of a Dominant Paradigm on Ottoman Armenians*, Ann Harbor Michigan, Gomidas Institute, 1998.
2. Vénézis, *op. cit.*, p. 197.
3. Vénézis, *op. cit.*, p. 137
1. Soit mot à mot : "Compatriote ! compatriote !" pour appeler qu'un amicalement, en particulier dans des régions rurales, "Que les augures te soient favorables !" pour souhaiter un bon voyage à quelqu'un, "ne (nous) oublie pas !", lors d'une séparation, "Que le bayram soit béni !", pour féliciter quelqu'un lors de la fête religieuse de l'Aïd.
2. Spanomanôlis, *op. cit.*, p. 249
3. Spanomanôlis, *op. cit.*, p. 144
4. Spanomanôlis, *op. cit.*, p. 166
5. On appelle Turco-Crétois les Crétois convertis à l'islam pendant la période ottomane. Ils durent quitter l'île lors du long et violent processus d'union, "ένωσις", entre la Crète ottomane et le Royaume de Grèce. Ils furent installés, entre autre, en Asie-Mineure. Les Yürüks sont un peuple rural d'Asie Mineure occidentale, pratiquant le semi-nomadisme. Les Albanais quittaient leur patrie pour travailler en tant que bergers partout dans les Balkans mais aussi en Asie Mineure. Il y avait des Juifs en Anatolie, en particulier depuis l'expulsion d'Espagne. Les convulsions de l'Empire au début du siècle les concernaient indirectement. Ils étaient les partisans du statu quo ottoman et demeurèrent, en partie, sur place à la fin de la guerre entre Grèce et Empire.
6. Sur les multiples manifestations d'hostilité culturelle turque envers les non-musulmans, voir : S. H. Astourian, "Sur la formation de l'identité turque moderne et le génocide arménien : du préjugé au nationalisme moderne", p. 33-49, in *L'actualité du génocide des Arméniens*, Créteil, ÉdiPol, 1999. L'article est particulièrement remarquable par la connaissance du turc et des expressions toutes faites qui y sont présentées.
7. Sôtiriou, *op. cit.*, p. 273.
8. Sôtiriou, *op. cit.*, p. 308 et seq.
1. Spanomanôlis, *op. cit.*, p. 269.
2. Kourtian, *op. cit.*, p. 75.
3. Kourtian, *op. cit.*, p. 81.
4. Sôtiriou, *op. cit.*, p. 30.
5. Sôtiriou, *op. cit.*, p. 31.
6. Spanomanôlis, *op. cit.*, p. 269.
7. Spanomanôlis, *Captifs des Turcs*.
8. Vénézis, *op. cit.*, p. 134.
9. Sôtiriou, *op. cit.*, p. 18.
10. Sôtiriou, *op. cit.*, p. 209
11. Sôtiriou, *op. cit.*, p. 75
12. Vénézis, *op. cit.*, p. 145
13. Sôtiriou, *op. cit.*, p. 275

14. L'introduction de Janine Altounian au journal de Vahram, son père, est tout à fait claire à cet égard, voir en particulier p. 83.

15. Raïssis, *op. cit.*, p. 47-48.

16. Sôtiriou, *op. cit.*, p. 216.

17. Sôtiriou, *op. cit.*, p. 219.

18. Sôtiriou, *op. cit.*, p. 233 et sqq.

1. "nerkaght" soit immigration, dans le sens de rapatriement vers une patrie, pourtant jamais vue et candidelement idéalisée, où rien n'était prévu pour accueillir les candidats à l'immigration. Les Arméniens originaires de Grèce sont, aujourd'hui, presque tous sortis d'Arménie indépendante.

2. Kourtian, *Chape de Silence*, p. 215.

3. Janine Altounian, *La Survivance, Traduire le trauma collectif*, Paris, Dunod, 2000. Voir en particulier le chapitre II : "Traduire les restes", p. 51-78. Il est saisissant de voir Kourtian choisir d'écrire en grec, dans un geste théorisé par J. Altounian des dizaines d'années, sans qu'elle connaisse semble-t-il cette femme écrivain, d'expression grecque : Il s'agirait [...], avant tout, de traduire cette histoire et cette culture, inévitablement transmises par les parents, soit dans leurs contenus portés par une langue sans amarres territoriales, soit dans l'indigence même de leurs misérables débris en quête d'inscription. La traduction de ces restes aurait alors à inscrire dans le langage, devenu la langue d'accueil, la catastrophe non représentable, le non-advenu, non psychisé de ces orphelins contraints à devenir parents, la parole en détresse au sein de laquelle ces exclus ont pu malgré tout enfanter, protéger et nourrir..

4. De nombreux articles traitent de la littérature arménienne issue de l'anéantissement du monde arménien occidental. Indiquons notamment Marc Nichanian, *The Style of Violence*, p. 1-26, et Vahé Oshagan, "The Theme of Armenian Genocide in Diaspora Prose", p. 51-60, in *Armenian Review*, Printemps 1985, Vol. n° 38, N° 1.

1. Kourtian, *Chape de silence*, p. 86-87.

1. Raïssis, *op. cit.*, p. 30

2. Spanomanôlis, *Beyler sokağı*, p. 158.

3. Sôtiriou, *op. cit.*, p. 273.

4. Pour un bref récapitulatif de l'attrait de la langue grecque sur les Arméniens à travers l'histoire, voir Ardzvi Pakhtchinian, "Odarakir Hayazki Kroghner — 10. Hounakir yev Vratsakir Heghinagner", (écrivains arméniens d'expression étrangère — n° 10, Les auteurs d'expression grecque et géorgienne"), in *Aztag*, quotidien en arménien, Beyrouth, jeudi 9 décembre 1993. Selon Pakhtchinian, l'actuelle communauté arménienne de Grèce n'a même produit aucun auteur en grec moderne, mais il ignorait l'existence de Kourtian au moment de la rédaction de son article.

5. Kourtian, *les Cahiers*, p. 75.

RÉSUMÉS

La société grecque contemporaine reste marquée par la destruction du monde grec-orthodoxe de l'Empire ottoman tardif à la suite de la guerre gréco-turque de 1919-1922. Ce monde orthodoxe ottoman, prolongement fantasmagorique d'une nation hellénique à l'histoire si multiforme, en reformulation constante depuis les Lumières grecques, aux confins géographiques bien indéterminés, disparaît dans la violence des armes, des exactions contre les populations restées

sur place puis par l'inhumanité d'un traité international qui échange des habitants indésirables entre deux États qui se déclarent propriétaires légitimes de ces individus à déplacer. La vivacité de cette histoire est perceptible dans, au moins, deux types de source narrative en langue grecque : les Archives de la Tradition Orale du Centre d'Études d'Asie Mineure et les autobiographies, plus ou moins mises en forme et ancrées dans le champ littéraire, de nombreux auteurs originaires d'Anatolie dont certains déterminent le canon culturel de la Grèce contemporaine. Dans ces récits, la mise à mal de la société ottomane tardive laisse apparaître un ensemble de représentations et de pratiques qui restituent, par delà les récits macro-historiques autorisés, la complexité d'une société multiple à jamais disparue, objet ambigu de répulsion et de nostalgie.

The destruction of the Greek-orthodox milieu in the late Ottoman Empire, due to the Greek-Turkish war of 1919-1922, still has a strong influence on the contemporary Greek society. The Ottoman Orthodox world was seen as a fantastical expansion by the Hellenic nation whose multi-sided history had been constantly reformulated since the Greek Enlightenment and whose geographical limits were still fuzzy. It disappeared through military violence, then exactions perpetrated against the population who had remained on the spot, and finally through the inhumane diplomatic Treaty of Lausanne that exchanged undesirable people between two States that proclaimed themselves legitimate owners of these persons to be displaced. The vividness of this part of history can be perceived in, at least, two kinds of Greek-language narrative sources: the Archive of Oral Tradition at the Center for Asia Minor Studies and the autobiographies, more or less formally mastered and designed as literary works, by numerous authors, originally from Anatolia among whom some are part of the cultural canon in contemporary Greece. In those narratives, the endangered late Ottoman society appears with a set of representations and practices that render, beyond the authorized macro-historical narratives, the complexity of this multiple society, forever gone and that remains as an ambiguous object of both repulsion and nostalgia.

AUTEUR

HERVÉ GEORGELIN

E.H.E.S.S.-Paris